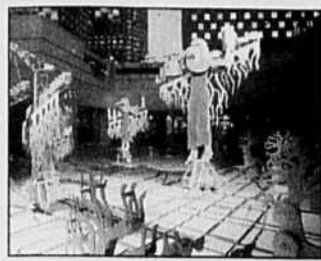




Le roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 5



Pierre Granche Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 OCTOBRE 1997

Guy Cloutier

La poésie de l'essentiel

L'homme est multiple: il est poète, écrivain, critique et aussi animateur, avec grand succès, des soirées de poésie présentées dans la chapelle ancienne du Musée de l'Amérique française. Son appartenance à Québec est souligné dans son dernier recueil, *Affûts*, ancré dans le quartier Limoilou.

RÉMY CHAREST

Dire que la poésie représente l'essentiel de l'œuvre littéraire de Guy Cloutier, de cet écrivain de Québec qui a aussi livré des récits, des nouvelles, un essai, un roman et du théâtre, en plus d'être depuis sept ans critique au *Magazine littéraire*, n'est pas un simple constat quantitatif. Certes, sept des quatorze ouvrages qu'il a publiés seul ou en collaboration avec d'autres auteurs sont dédiés à la poésie. Mais la notion d'essentiel tient aussi à des capacités de concentration du verbe poétique, et surtout à l'idée que la poésie permet à l'écrivain de creuser plus loin.

Dans le cas présent, il s'agit surtout de creuser en soi le tout dernier recueil de Cloutier, *Affûts*, paru aux Éditions du Noroît, se penchant en effet sur des paysages d'enfance troubles et des rapports entre enfant et mère qui sont largement ceux de l'auteur, transformés et approfondis par l'alchimie mystérieuse du poème. «*Le poème est beaucoup plus intelligent que moi. Il en sait plus que moi sur mon rapport à ma mère que je n'en ai jamais su*», confie l'auteur en précisant qu'il a aussi voulu, dans son dernier recueil, esthétiser le territoire où il a grandi, Limoilou, «*un quartier en sur-sis*» perpétuel.

Il s'agit en effet de faire jaillir une certaine vérité des sources intérieures qu'on ne touche consciemment qu'en surface: «*Le plus profondément que tu creuses en toi n'est jamais plus profond que l'endroit où le poème commence à agir. C'est comme le sourcier qui creuse le sol: il n'arrive qu'à la surface de la nappe phréatique*». Ainsi, le poète demande à son poème de l'éclairer, de délivrer un savoir intime qui échappe a priori à son auteur.

Dans *Affûts*, des représentations du corps, de la chair, du monde des odeurs, des couleurs et des sensations émergent ainsi de profondeurs d'où on n'aura pu les tirer qu'à la suite d'un travail exigeant une confiance envers la capacité du poème de toucher le fond des choses.

Pour valider ce travail, l'écrivain doit aussi appeler au territoire propre de la poésie. «*Je me base sur ce que seule la poésie peut dire, ce qui exige des questionnements fondamentaux. Si les questions ne sont pas fondamentales, on n'est pas dans le poème, on n'est pas dans la poésie. La poésie est un travail sur le langage, mais elle n'est pas formaliste pour autant. Elle appelle une autre interpellation du réel*». Même quand la poésie se veut ludique, ajoute l'auteur, «*ça se travaille aussi avec rigueur et sérieux*».

Que la poésie soit une écriture essentielle, Guy Cloutier n'en cherche pas la trace dans ses seuls puits intérieurs. Il note aussi que la poésie intervient chez le profane ou dans la collectivité quand il s'agit de répondre à des coups durs, de vivre un deuil ou d'autres ruptures. «*Des gens qui n'ont jamais écrit, quand ils vivent une crise, se tourneront souvent vers la poésie s'ils*

VOIR PAGE D 2 : CLOUTIER

Trouver le MOT de l'énigme

«La réalité gagne en énigme. À mesure qu'on grandit, elle se complexifie, gagne en mystère.»



COMME AU CINÉMA,
EMPORTÉ PAR LE RYTHME
DE L'HISTOIRE, ENVOÛTÉ
PAR LE MYSTÈRE QUI S'EN
DÉGAGE. MAIS LE NEZ
DANS UN LIVRE PLUTÔT
QUE LES PUPILLES RIVÉES
SUR L'ÉCRAN GÉANT.
AVEC LA BEAUTÉ DE SA
LITTÉRATURE ET PAR CE
DEUXIÈME ROMAN,
L'ACQUITTEMENT, GAÉTAN
SOUCY EST PRESTEMENT
PARDONNÉ D'AVOIR TOUT
ENVELOPPÉ D'UN PARFUM
ÉNIGMATIQUE.

Gaétan

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Un suspense au cinéma ou encore un savoureux polar démarre avec l'embrouillamini d'une bonne énigme et termine avec une solution qui soulage, ou réjouit parce qu'on l'avait décelée avant que l'auteur ne la dévoile. Avec *L'Acquittement*, voilà que Gaétan Soucy procède à l'inverse, laissant le lecteur pantois devant l'énigme, désireux de relire, encore et encore, pour trouver dans le calme tranquille des premières pages la clé du mystère.

Après vingt ans d'absence, un homme obsédé par une seule volonté — celle de demander pardon pour une faute jadis commise — revient dans un petit patelin froid et blanchi par une tempête de neige. Sur sa route, semée de personnages dont il se souvient, d'autres que sa mémoire a effacés, d'autres encore que l'on ne sait réels ou imaginés, il trouble et étonne, s'étonne lui-même, et étonne encore davantage le lecteur.

Venu autrefois enseigner la musique dans ce petit village de Saint-Aldor, reparti rapidement, incompris et quasi conspué par ses élèves, il revient cette fois demander pardon à l'une des jumelles von Croft à qui il a enseigné les portées et les gammes. Entrés dans sa mémoire, les lecteurs chercheront avec Louis Bapaume, éternel angoissé, la ligne à tirer entre le rêve et la réalité.

Ce nouveau roman, qui atterrit trois ans après *L'immaculée conception*, Gaétan Soucy l'a écrit en toute urgence. Comme s'il y jouait un peu sa propre vie. Le thème du pardon, déjà présent dans son premier récit, et aussi cette touche énigmatique, discrète au départ mais de plus en plus omniprésente au fil des pages et des intrigues, coulent dans son encre.

«Il me restait un certain nombre de choses à imaginer autour du thème du pardon, déjà abordé dans mon premier roman, explique l'auteur, la fin de la trentaine. Et je ne crois pas que je vais un jour me sortir de ce thème. J'ai d'ailleurs toujours l'impression que plus on avance, plus on descend profondément dans nos obsessions. On enlève des couches successives à nos obsessions en se rapprochant toujours davantage de l'essentiel. Dans ce contexte, l'Acquittement marque un pas décisif pour moi.»

Lui-même confronté à l'expérience «difficile, éprouvante, mystérieuse» du pardon, l'auteur y trouve un côté des plus énigmatiques, qui renvoie au mystère de la vie. Dans ce roman, court mais rempli d'éléments qui s'entremêlent et que l'on voudrait pouvoir disposer devant soi comme l'on fait un casse-tête, Gaétan Soucy présente un personnage hanté par le besoin de demander pardon. «C'est tout à fait mystérieux le pardon: Louis Bapaume demande pardon pour une faute que la personne à qui il l'a commise ne reconnaît pas comme une faute. La personne devant laquelle il se retrouve n'est peut-être même pas celle à qui il devrait demander pardon. Et en plus, on ne sait vraiment jamais trop à quoi sert le pardon: si l'on sait que c'est très difficile de pardonner, de demander pardon, et aussi que l'acte de pardonner n'efface en rien le passé, l'on ne sait pas en quoi le pardon change la réalité.»

Après avoir attendu vingt ans ce seul moment, Louis Bapaume, une fois l'épisode du pardon derrière lui, se demande en quoi cela l'a changé. «Qu'est-ce qui a été accompli? Il ne pouvait pas même se dire soulagé, pas même parler d'événement. Il avait fait ce qu'il avait à faire, certes. [...] C'était néanmoins comme si rien n'avait eu lieu», explique le narrateur.

L'Acquittement est un roman, certes, mais il souffle dedans un vent de cinéma. «C'est une impression que le lecteur aura peut-être, que mon roman est très cinématographique, mais c'est aussi la façon avec laquelle je fonctionne, bien malgré moi, quand j'écris. Très franchement, lorsque j'écris je vois des images, presque des plans. Et c'est ce qui fait que les corrections que j'apporte à mes premiers jets consistent à biffer des détails beaucoup trop visuels et qui risquent d'égarer l'attention du lecteur. Mais j'ai ce souci de réalisme impressionniste, de donner à voir, qui est très présent.»

Gaétan Soucy mijote ses écrits. L'idée trotte, fait son bout de chemin, et puis un sentiment d'urgence lui ordonne de la coucher sur papier. Vite, très vite. Parfois insatisfait du résultat, il y reviendra des années plus tard, ce qui fait que ses romans — sa table de travail comporte plusieurs projets en gestation au même moment — s'enchevêtrent, inévitablement.

Parvenu au bout des cent pages, le lecteur sentira peut-être le besoin de reprendre le volume au tout début, mû par ce sentiment de vérifier quels éléments passés trop vite à la première lecture pourraient expliquer un dénouement déconcertant. «Je n'ai pas voulu déconcerter pour déconcerter, explique l'auteur, qui trouve l'interprétation de ses romans et le discours sur son écriture toujours très déficitaires par rapport au roman lui-même. J'ai construit une énigme, et la fin, pour déconcertante qu'elle soit n'est pas pour autant incohérente. Elle permet une relecture du personnage et donne une tout autre dimension à ce qui a précédé», poursuit-il, évoquant une pensée de Gide disant «Je n'écris pas pour être lu, j'écris pour être relu».

Au collège, où il enseigne la philosophie à des jeunes tout juste majeurs, Gaétan Soucy se revoit au même âge, convaincu d'avoir tout compris de la vie, l'amour, la politique. «Et puis un jour, des gens qu'on croyait très bien connaître commettent des actes qui nous étonnent. Les choses dont on était le plus certain tout à coup se dérobent sous nos pieds. Plus on avance en âge, plus on se rend compte de cela. La réalité gagne en énigme si je puis dire. À mesure qu'on grandit, elle se complexifie, gagne en mystère. Si par mes livres je peux provoquer et renvoyer à cette dimension toujours cachée et fuyante de la réalité, je trouverais que mon entreprise a quelque dimension.»

VOIR PAGE D 2 : SOUCY



Jacques Brault
Marcelle Ferron
Lise Harou
François Hébert
Marie-Andrée Lamontagne
Jean Larose
Dennis Lee
André Major
Robert Marteau
Fernand Ouellette
Jacques Rancourt
Suzanne Robert
Frédéric Jacques Temple
Pierre Vadabancœur

hommage à
Gaston Miron
1928-1996

LIBERTÉ 233

octobre 1997
182 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Toronto la francophile

Chaque semaine a son salon: à l'automne, c'est connu. Hier, c'était Québec et le Saguenay-Lac-Saint-Jean. Aujourd'hui, c'est Trois-Rivières qui vibre sous les charmes de la poésie. Et demain, qu'y a-t-il donc demain? C'est à Toronto, pas si loin et en français, que la cinquième édition du Salon du livre bat son plein.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

À Toronto, du 16 au 19 octobre, les francophones et francophiles friands de la chose littéraire se donnent rendez-vous au Salon du livre de Toronto. Quelque 110 exposants et un Festival des écrivains regroupant 70 auteurs venus d'Ontario, du Québec, du Manitoba, du Nouveau-Brunswick et de la Colombie-Britannique donneront une couleur à cette foire du livre.

Comme tout bon salon qui se respecte, l'ouverture du livre aux jeunes — ou du jeune aux livres — fait partie des activités de l'édition torontoise. Cette année, des ateliers de formation et d'initiation au livre, à ses personnages, au plaisir qu'ils apportent sont présentés à des élèves provenant soit des écoles françaises, soit des écoles d'immersion.

Pour la toute première fois, et suivant un genre qui devient de plus en plus populaire, un Café des littéraires est mis en place pour permettre une rencontre et peut-être des échanges étonnants entre les lecteurs et les auteurs, réunis autour des volumes exposés là.

Au nombre des invités québécois, notons la présence de Luc Dionne, scénariste et auteur de la populaire série télévisée *Omertà*. Il a coécrit *Omertà, la loi du silence* à la suite du grand succès de la série dramatique. M. Dionne présentera dans le cadre du salon une conférence sur la série télévisée.

COPIBEC est née

COPIBEC, une société québécoise de gestion collective des droits de reproduction, a vu le jour au cours de la semaine, ont annoncé Louis Gauthier, président de l'Union des écrivains québécois, et Antoine Del Busso, président de l'Association nationale des éditeurs de livres.

Cette société, qui entreprendra son action en janvier prochain, aura comme mandat principal de représenter les titulaires de droits d'auteur pour les fins de reproduction de leurs œuvres au Québec. Elle pourra aussi conclure des ententes bilatérales — «dites de réciprocité» — avec des sociétés de gestion étrangères dans le but de permettre la reproduction d'œuvres québécoises à l'étranger et vice-versa.

La COPIBEC sera en mesure de gérer les droits de reproduction de toute œuvre littéraire: livres, journaux, périodiques, etc. Les droits perçus seront versés par l'entremise des associations membres de la Société. Dans la catégorie «livres», par exemple, les pourcentages de répartition sont équitablement divisés entre les créateurs et les éditeurs.

Cette nouvelle entité, derrière laquelle se retrouve la philosophie de protection de la diffusion du savoir, poursuivra en quelque sorte le travail accompli par l'UNEQ depuis le milieu des années 80. Actuellement, elle a réussi à négocier des licences de reproduction avec le gouvernement fédéral (ministères et bibliothèques), le gouvernement du Québec (ministères et organismes budgétaires) et les établissements d'enseignement. Au cours de l'année financière 1996-97, l'UNEQ a perçu près de trois millions de dollars en droits de reprographie.

Mais où est donc Charlie?

L'aventurier au chandail rayé rouge et blanc, le bonnet négligemment posé sur la tête, les lunettes sur le bout du nez et tout son attirail à la main, l'avez-vous déjà cherché parmi une foule de personnages et de petites

choses? Où est donc Charlie? Inutile de chercher plus loin, il est en ville. Ils sont en ville, devrions-nous préciser, puisque c'est à coups de centaines et même de milliers qu'ils sont arrivés, à la faveur d'un tout nouvel album, *Où est Charlie? Le livre magique*.

Dans le domaine de l'édition, il s'agit presque d'un phénomène. 70 000 exemplaires de ce cinquième album sont arrivés tout récemment, et les libraires s'y sont précipités, dans l'espoir évident que les lecteurs fassent de même. A preuve: chez Chapters, 1000 exemplaires ont été commandés; chez Garneau, à Place Versailles, 800 albums ont été demandés; chez Archambault Musique, à Laval, 700; et chez Champigny, rue Saint-Denis, 550 exemplaires.



Après *Où est Charlie?*, *Charlie remonte le temps*, *Le Voyage fantastique* et *Hollywood*, ce cinquième album est assuré d'un certain succès — pour ne pas dire un succès certain. Le Britannique Martin Handford savait-il, lorsqu'il a créé son petit bonhomme il y a tout juste dix ans, que 30 millions de lecteurs — dans trente pays différents — partageraient à sa recherche? Au Québec, ils sont déjà 500 000. Ce chiffre, semble-t-il, pourrait nettement augmenter...

François Ricard honoré

Décerné pour une toute première fois, le prix Jean-Ethier Blais de critique littéraire revient à François Ricard pour la biographie *Gabrielle Roy, une vie*.

Jean-Ethier Blais, écrivain, professeur d'études littéraires, également critique littéraire pendant longtemps — notamment au *Devoir* —, avait signifié par voie de testament sa volonté de voir créé un prix littéraire portant son nom. La demande avait été formulée à la Fondation Lionel-Groulx (M. Ethier-Blais en avait été membre pendant trois ans et également président de son conseil deux années durant), laissant à celle-ci le soin de former un jury et de gérer le capital qu'il a laissé pour le financement et l'attribution annuelle du prix.

Le jury, composé de membres du conseil d'administration de la Fondation Lionel-Groulx, a retenu cette année l'ouvrage de François Ricard pour sa biographie *Gabrielle Roy, une vie*. Le prix, assorti d'une bourse de 3000 \$, sera remis annuellement à partir d'ouvrages parus l'année précédente. L'expression «critique littéraire» est ici comprise dans son sens le plus large, comprenant ici les «biographies, chroniques, études et débats autant que les ouvrages de critique proprement dits».

François Ricard est professeur de lettres françaises et québécoises à l'Université McGill. Il est l'auteur de *La Littérature contre elle-même*, *Guide de la littérature québécoise* et *La Génération lyrique*. Il recevra cet honneur dans le cadre du Salon du livre de Montréal, en novembre prochain.

GAÉTAN SOUCY

Un dénouement déconcertant

SUITE DE LA PAGE D 1

Parvenu au bout des cent pages, le lecteur sentira peut-être le besoin de reprendre le volume au tout début, mu par ce sentiment de vérifier quels éléments passés trop vite à la première lecture pourraient expliquer un dénouement déconcertant. «Je n'ai pas voulu déconcerter pour déconcerter», explique l'auteur, qui trouve l'interprétation de ses romans et le discours sur son écriture toujours très déficitaires par rapport au roman lui-même.

«J'ai construit une énigme, et la fin, pour déconcerter, qu'elle soit n'est pas pour autant incohérente. Elle permet une relecture du personnage et donne une tout autre dimension à ce qui a précédé», poursuit-il, évoquant une pensée de Gide disant «Je n'écris pas pour être lu, j'écris pour être relu».

Au collège, où il enseigne la philosophie à des jeunes tout juste majeurs, Gaétan Soucy se revoit au même âge, convaincu d'avoir tout compris de la vie, l'amour, la politique.

«Et puis un jour, des gens qu'on croyait très bien connaître commencent des actes qui nous étonnent. Les choses dont on était le plus certain tout à coup se dérobent sous nos pieds. Plus on avance en âge, plus on se rend compte de cela. La réalité gagne en énigme si je puis dire.

«A mesure qu'on grandit, elle se complexifie, gagne en mystère. Si par mes livres je peux provoquer et renvoyer à cette dimension toujours cachée et fuyante de la réalité, je trouverais que mon entreprise a quelque dimension.»

L'ACQUITTEMENT

Gaétan Soucy
Boréal, Montréal, 1997, 123 pages

AFFÛTS

CLOUTIER
Les poètes de l'Amérique française

SUITE DE LA PAGE D 1

décident de prendre la plume. Dans des moments où l'identité est remise en question, les poètes prennent leur place.» La présence active de la poésie sur la scène québécoise dans les ferreurs nationalistes des années 60-70 serait un exemple du genre, les fluctuations de ces questions identitaires, ayant aussi ramené les poètes vers des territoires plus intimes, une fois la tempête passée.

Quelle est la quête d'identité qui nous presse de nos jours? Quel est le deuil que nous portons collective-ment? Il y aurait lieu de se le demander puisque, dans des espaces publics, la poésie semble connaître certains gains de popularité, peut-être pour des raisons similaires au regain de la philosophie. Ayant cherché de longue date des espaces de diffusion pour la poésie, Guy Cloutier peut d'autant se réjouir du succès d'une série de spectacles qu'il a créés en collaboration avec le Musée de l'Amérique française, dont la chapelle ancienne sert d'écran approprié pour ces soirées où le verbe se marie à la musique.

L'année dernière, ces soirées construites autour des lectures d'un poète invité, de la voix du soprano Marlène Couture accompagnée d'un musicien invité, le tout sous l'animation enjouée de Cloutier, ont presque toujours été présentées devant des salles comblées, soit 200 places bien comptées. Certes, l'entrée est gratuite, aidant un peu le déplacement du public l'organisateur précise toutefois que, dans toutes les activités du genre organisées par le Musée de la civilisation et le Musée de l'Amérique française, la série des Poètes de l'Amérique française est celle où les gens réservent avec le plus de sérieux, le nombre de spectateurs qui négligent de se présenter restant très faible.

Guy Cloutier offre vraisemblablement une explication du succès de l'affaire en annonçant qu'il cherche à ne présenter là que des œuvres essentielles. La série de cette année débute donc ce mercredi soir, le 15 octobre, à 19h30, avec la présence de Paul-Marie Lapointe et des œuvres d'Aragon, Apollinaire et Verlaine chantées par Marlène Couture sur des musiques de Poulenc et Fauré. Revenant par la suite à sa case habituelle du lundi soir, la série mettra à l'affiche Marie-Claire Blais le 10 novembre, Hélène Dorion le 8 décembre, Denise Boucher le 9 février, Fernand Dumont (par la voix de Marie-Ginette Guay) le 9 mars, Fernand Ouellette le 13 avril et, finalement, Anne Hébert le 11 mai prochain (on réserve ses places en téléphonant au (418) 643-2158).

S'il confie des affinités particulières avec les œuvres et les approches de Paul-Marie Lapointe et Fernand Ouellette, Guy Cloutier explique que certains autres poètes «sont aux antipodes de [sa] pratique de la poésie». Les inviter correspond donc ici à un principe important pour Guy Cloutier: lire contre soi. Par cette idée, l'auteur veut dire que l'on se doit, comme lecteur ou acteur littéraire, d'aller au-delà de ses préférences évidentes et de ses affinités naturelles, afin de découvrir d'autres manières de faire et de dire. «Je connais des écrivains qui ont les mêmes préférences, les mêmes approches depuis vingt ans. Ce sont des œuvres qui stagnent, qui deviennent trop sûres d'elles-mêmes. Le doute en est absent.» Un doute essentiel pour faire du poème, selon le mot de René Char, une réponse qui interroge.

AFFÛTS

Guy Cloutier
Avec les œuvres de Andrée Laliberté
Éditions du Noroît, 1997, 81 pages

LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
GravuresPhilo - Littérature - Histoire Arts -
Canadienne

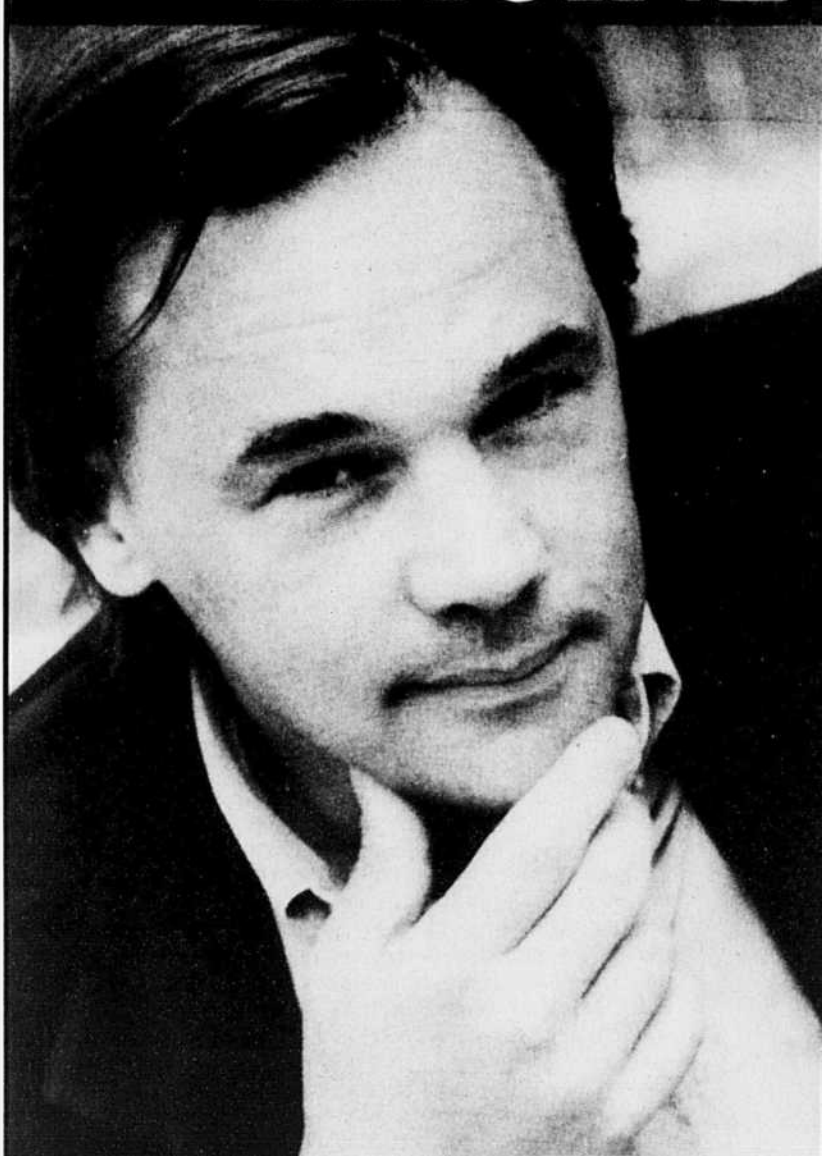
Les choix d'un libraire

ACHAT et VENTE

2065, SAINT-DENIS

MONTRÉAL 842-9204

ROBER RACINE



Rober Racine

Là-bas, tout près

Roman



● L'HEXAGONE

Roman

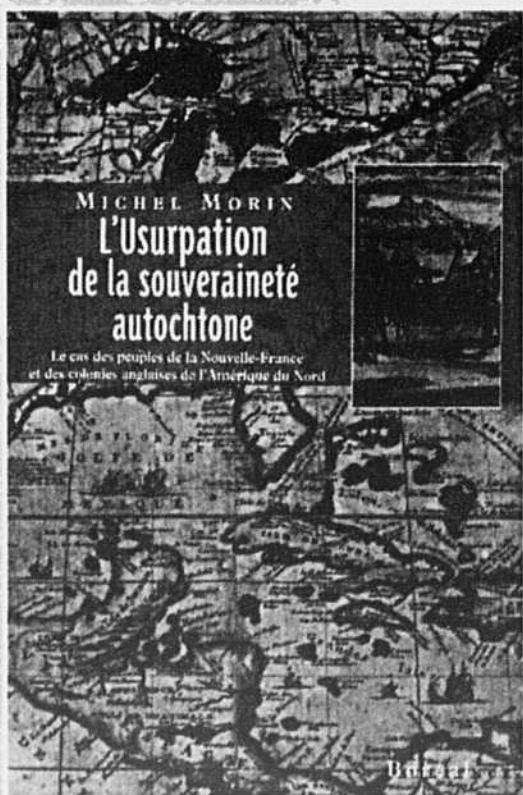
L'histoire d'une rencontre.
Le ciel et la terre.
L'amour et l'amitié.
Là-bas, tout près.



L'HEXAGONE

La passion de la littérature

Les fondements de la souveraineté autochtone



Michel Morin est professeur titulaire à la section de droit civil de la faculté de droit de l'université d'Ottawa. Membre du barreau du Québec, il a publié plusieurs articles portant sur l'histoire du droit québécois et canadien.

336 pages • 29,95 \$

Michel Morin

L'Usurpation de la souveraineté autochtone

Le cas des peuples de la Nouvelle-France et des colonies anglaises de l'Amérique du Nord

De nos jours, les peuples autochtones réclament que leur soit reconnu le droit d'occuper leurs terres ancestrales et de se gouverner eux-mêmes. En étudiant les ouvrages de droit international publiés entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, on constate que, à cette époque, une majorité d'auteurs reconnaissaient l'indépendance des peuples autochtones. Au XIX^e siècle, les juristes ont rejeté ces thèses.

L'objet de cet ouvrage est de décrire ce changement de perspective, pour ne pas dire de paradigme, en analysant d'un point de vue juridique les relations entretenues par les couronnes de France et d'Angleterre avec les peuples autochtones de l'Amérique du Nord.

Boréal
Qui m'aime me lit.

L I V R E S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

ROMAN QUÉBÉCOIS

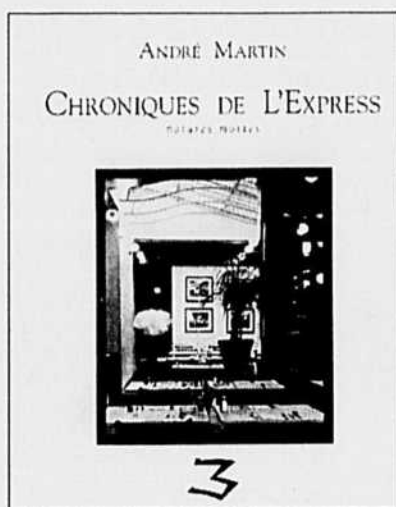
Propos de tables

Une contrepartie livresque d'une exposition déjà tenue

CHRONIQUES DE L'EXPRESS

André Martin
Natures mortes
Éditions Trois
Laval, 1997, 231 pages

BERNARD LAMARCHE



Les romans de café sont légion. Et si celui-ci a quelque chose de particulier à offrir, ce n'est pas exclusivement par la qualité de son écriture, qui n'est certes pas sans saveur, mais par les règles que son auteur, André Martin, s'est imposées en amont de sa réalisation. Martin est un des rares à évoluer, avec Rober Racine, avec une égale énergie dans les deux mondes parallèles que sont la littérature et les arts visuels. C'est ainsi que ses *Chroniques* sont la contrepartie livresque de l'exposition du même nom, présentée à la Galerie Yves Leroux, en septembre, dans le cadre du Mois de la photo de Montréal.

L'artiste-auteur n'en est pas à ses premières armes dans le domaine: à preuve, ses essais précédents, parmi eux *Crimes passionnels - cinq faits divers photographiques* et *Darlinghurst Heroes*, tous deux parus aux éditions Heinrich Fitzbach.

Les règles du jeu? Accompagnées du prestigieux menu de *L'Express*, l'institution culinaire montréalaise et haut lieu du gratin et du potin artistiques de la ville, nourries des anecdotes et des rencontres impromptues que le lieu allait livrer à cet espionnage littéraire (*Je veux peindre une fresque d'un certain milieu montréalais*), les *Chroniques de L'Express* n'allaient se clore qu'après l'épuisement des mets que l'auteur, déguisé sous les traits du narrateur André Motrin, s'est offert, aux frais de la princesse (une heureuse collaboration du patron), sans revenir deux fois sur un même plat, à l'exception des desserts (qui permettent d'allonger les soirées). Autant de chapitres qui correspondent aux diners, l'entreprise n'est pas sans rappeler le cadre du film *Les Matins infidèles* (1989) de Jean Beaudry et François Bouvier, à la différence que ce ne sont plus les photographies d'un coin de rue qui serviront de trame à l'écriture, mais les plaisirs d'une table. A la différence également qu'au pathétique du quotidien se substitue le faste des mondanités.

Un livre sur le bonheur

Il y a à prendre et à laisser dans le rendu de ces soirées. L'ultime projet de Martin étant de faire un livre sur le bonheur, on déplore que parfois l'hédonisme épouse la griffe des vêtements des habitués de l'endroit (certes, un code), la richesse des étoffes, ou la posture des clients. Le bonheur devient alors celui *d'une vaine et grossière monstration*, pour reprendre autrement les mots de l'auteur. Ce sont des plaisirs superficiels dont semble se délecter le narrateur. Un ton volontaire qui n'est

Ce sont des plaisirs superficiels dont semble se délecter le narrateur. Un ton volontaire qui n'est pas sans agacer, sans oublier les manières qu'il implique.

pas sans agacer, sans oublier les manières qu'il implique (entre autres l'aussi léger travestissement des noms fréquents, pour bien s'assurer qu'on les reconnaisse). Toutefois, les craintes perpétuelles de Motrin de se faire prendre à son jeu voyeuriste procurent des moments où s'annule l'arrogance dont témoignent les commentaires désobligeants à propos des clients, véritables *bitcheries* dont il est incapable de s'abstenir.

Pris de court par le regard d'autrui, il livrera son secret: *«La femme de droite m'observe et me dit que la tentation de me lire est très forte. Je réponds qu'elle doit s'en abstenir. Il faut passer par-dessus sa curiosité. L'homme qui l'accompagne s'informe si je prépare un cours à cause du livre que je lis, à cause de tout ce texte sur ma nape. Je me sens pris au piège.»* Cette curiosité qu'il faut dépasser, le narrateur n'en fera rien. Histoires croquantes — imaginer un réseau de trafic de fromages crus, contrer les silences du décorum de certains hommes d'affaire en leur fabulant une vie sexuelle singulière, etc. — ou plates existences, les récits parallèles attisent la lecture.

Une lecture, tranquillement, au fur et à mesure de ses avancées, qui révélera une gravité inconnue au début, sans jamais toutefois s'alourdir. Les angoisses des petites amnésies quotidiennes — *«Saurai-je me souvenir de cette épaisseur particulière de l'obscurité, de la ponctuation régulière de la lumière jaune enchaînée dans les globes de verres des lampadaires?»*, pensera le narrateur en route vers *L'Express* — les résistances au système, les imprévus pourtant attendus — *«A travers la rumeur de la salle me parvient leur discussion. J'entends toujours très mal à L'Express, les propos nous arrivent déformés, retournés, estropiés»*, témoignent d'une fuite continue en avant, d'une vie à distance.

Le plus souvent, les bonheurs profonds, Motrin les prête à d'autres. Une lecture, donc, qui gagnera en gravité, jusqu'à la fin, où l'on apprend (non, ce n'est pas ce que vous croyez, du moins, pas tout à fait) les motifs d'une telle entreprise, qui nous tentent, rétrospectivement, à la relecture.

L'ACQUITTEMENT

Gaétan Soucy
Boréal, Montréal, 1997, 123 pages

Si vous avez lu *L'Immaculée Conception*, le premier roman de Gaétan Soucy, vous aurez sans doute été harcelé quelque temps par le spectre de son personnage central, Remouald Tremblay. Il n'y avait vraiment que son nom d'un peu drôle (et ce n'était même pas tout à fait le sien). Un homme étrange, traqué par d'innombrables souvenirs d'enfance. Souvenez-vous des dernières scènes du roman, alors que Remouald se voyait forcé de monter dans le train qui le ramènerait vingt ans en arrière, jusqu'au collège Saint-Aldor-de-la-Crucifixion. Vous revoyez sans doute son affolement. Tout le roman — à lire (chez Laterna Magica, en 1994; et repris chez l'éditeur français Climats sous le titre *8 décembre*, en 1995) — était peuplé de scènes douloureuses, comme dans la tête de Remouald. C'étaient des morceaux qui le mettaient cruellement en vedette; tantôt la victime d'actes commandés par le diable (comment, sinon, expliquer une boucherie?), tantôt lui-même coupable et condamné à vivre dans l'enfer du remords. Toute sa vie était une lamentable valse entre ces états-là. Coupable ou victime. Un calvaire sans issue, vraiment, que seules deux ou trois choses pouvaient temporairement apaiser: la musique ou le regard attendri d'un enfant; et l'espoir, tout mince mais tenace, que Dieu pardonne vraiment.

Dans le deuxième roman de Gaétan Soucy, voilà un autre homme qui retourne sur les traces de son passé, et il est tout aussi affolé que l'autre.

L'Acquittement, dont l'histoire est beaucoup plus circonscrite que celle du roman précédent (où s'imbriquaient des pans de la vie de tout un quartier de l'est de Montréal), semble commencer — ou plutôt recommencer — là où s'était arrêtée la vie de Remouald Tremblay. Ce n'est pas lui mais son sosie romanesque — Louis Bapaume: organiste substitut à la basilique Notre-Dame — qui revient, vingt ans après y avoir séjourné comme maître de musique, dans le village de Saint-Aldor, perdu au cœur de la forêt enneigée, un 22 décembre 1946.

L'histoire du roman

Tous les romans tiennent sans doute de l'hallucination biographique, mais certains le sont plus ouvertement, qui tissent l'histoire de ce propos, qui montrent des personnages interrogeant leurs souvenirs. Les faits qui s'accrochent à la toile d'une existence sont-ils réels; le temps les a-t-il inopinément grossis; sont-ils vraiment à soi ou à l'autre que l'on espère, que l'on craint, d'être? Et les faits qui manquent (est-ce possible qu'il en manque?) sont-ils, qui donc les aurait pris?

Louis Bapaume n'est pas du genre d'homme à être certain de tout, loin de là, mais certains souvenirs s'acharnent qui doivent pourtant être les siens. Le premier, qui nous est livré à la toute première page, à la faveur d'un rêve que fait Louis pendant la dernière partie du trajet qui doit le ramener dans le village de Saint-Aldor, le montre petit

garçon répondant à un signe d'adieu que lui fait son père avant de monter en voiture, et disparaître à jamais.

Scène très courte, mais qui suggère suffisamment le désarroi d'un enfant pour placer Louis du côté des victimes, des mal-aimés, dont on voit bientôt qu'il a toutes les caractéristiques (encore que d'autres lecteurs trouveraient sans doute qu'il est le portrait tout craché d'un coupable: c'est sans doute affaire d'inclination naturelle...). Terriblement timide, se trouvant laid, souffrant qu'on s'adresse à lui, ému qu'on lui prodigue le moindre signe de tendresse; on ne donne pas cher de sa peau lorsque Louis Bapaume, sa voiture immobilisée dans une tempête de neige, doit passer la nuit en compagnie du chef de gare avant de repartir au lieu de son rendez-vous. *«Être obligé de parler, de trouver à dire des choses naturelles sur un ton badin, grand Dieu! D'ordinaire l'interlocuteur, comprenant assez vite, n'insistait pas, et Louis éprouvait alors un amer soulagement, doublé d'un sentiment d'échec et de honte.»*

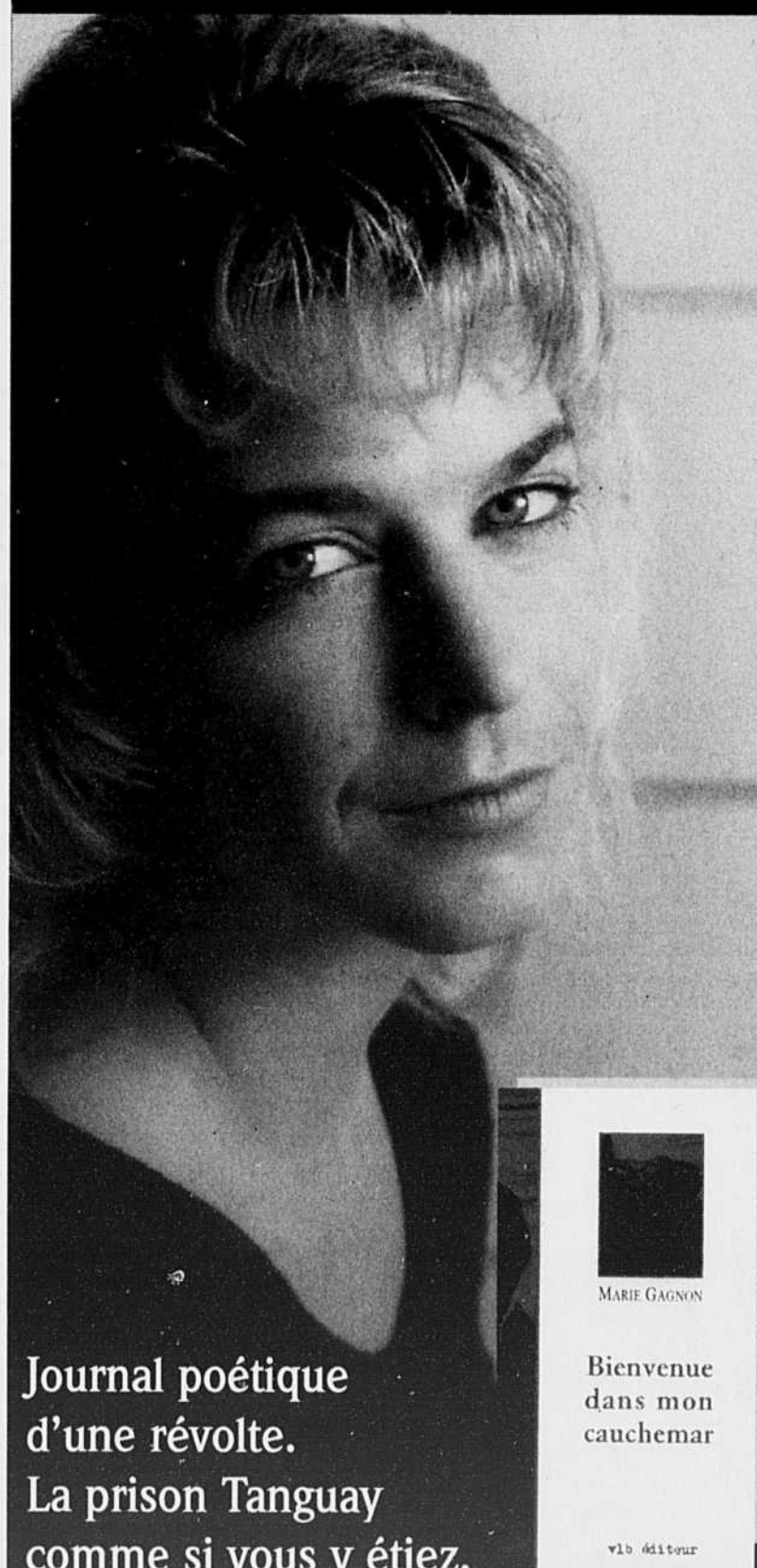
Le chef de gare n'ose effectivement pas poser trop de questions. Le lecteur, oui, qui s'enivre petit à petit de ne pas savoir parfaitement pourquoi Louis Bapaume est revenu. On craint, comme son épouse le lui écrit dans une lettre glissée dans ses bagages, que ce pèlerinage dans le passé ne vire au drame. On se demande quelle est cette *«vieille affaire à régler»* avec la famille von Croft, mettant Louis sens dessus dessous. Victime? Coupable? Rien n'est sûr.

Les faits qui s'accrochent à la toile d'une existence sont-ils réels?

Le rapport à l'enfance

On saura que Louis Bapaume a souffert à Saint-Aldor un an de haine et de railleries pour avoir voulu transmettre son art de la musique aux enfants, et en particulier aux jumeaux von Croft. On devinera bien que son rapport à l'enfance est particulièrement douloureux: son émoi n'étant pas feint devant le cercueil d'une petite fille trouvée morte le matin même de son arrivée au village. Et, clairement, son rapport à la musique n'est pas plus simple: lui qui

MARIE GAGNON



MARIE GAGNON

Bienvenue dans mon cauchemar

vib éditeur

Journal poétique d'une révolte.
La prison Tanguay comme si vous y étiez.



vib éditeur
La passion de la littérature

Les conséquences de la souveraineté autochtone

Renée Dupuis

Tribus, Peuples et Nations

Les nouveaux enjeux des revendications autochtones au Canada



Boréal

Renée Dupuis est avocate spécialiste des droits de la personne et du droit relatif aux autochtones. Elle est notamment l'auteur de *La Question indienne au Canada* (Boréal) et d'études effectuées pour la Commission royale sur les peuples autochtones.

176 pages • 22,50 \$

Renée Dupuis

Tribus, Peuples et Nations

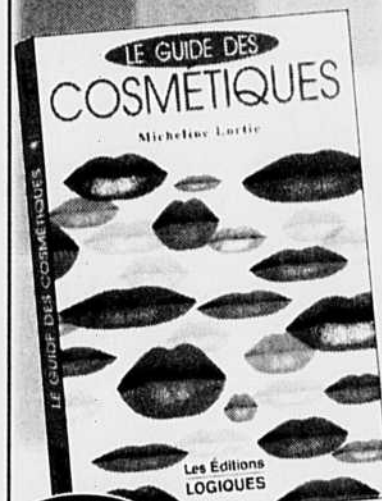
Les nouveaux enjeux des revendications autochtones au Canada

En prenant l'actualité comme point de départ, Renée Dupuis donne ici un ouvrage de vulgarisation qui permettra au public de se faire une opinion informée sur les questions que soulèvent les revendications autochtones dans notre société. Les tribus qui avaient été soumises par les colons européens à leur arrivée en Amérique ont aujourd'hui réussi à se faire reconnaître comme des peuples, aussi bien au Canada que sur la scène internationale, et comme des nations au Québec. Elles revendiquent maintenant toute l'autonomie que cela implique, autonomie qu'elles jugent essentielle à leur survie.

Boréal
Qui m'aime me lise.

Les Éditions LOGIQUES

La bible beauté



18,95 \$ 224 pages

Le guide des cosmétiques

Micheline Lortie

Beau look à peu de frais

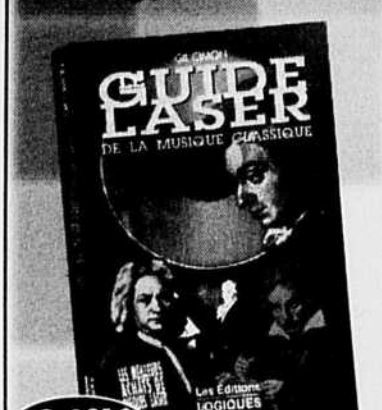


18,95 \$ 336 pages

Le guide pratique des élégantes

Hélène Pâquet

Croyez-en vos oreilles!

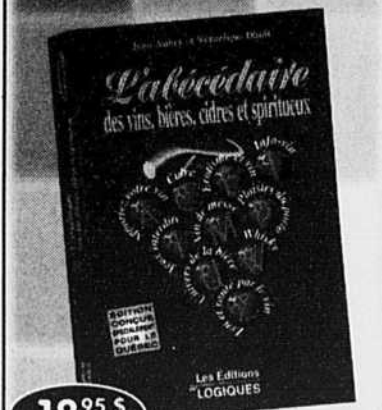


24,95 \$ 240 pages

Le guide laser de la musique classique

Gil Cimon

Bons crus, bonne bouche



18,95 \$ 304 pages

L'abécédaire des vins, bières, cidres et spiritueux

Jean Aubry et Véronique Dhuit

Distribution exclusive LOGISQUE

1225, rue de Conde
Tél. 933-2225 Fax 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

LA CHRONIQUE

L'Action de grâces, le temps retrouvé

Le chien est en faction, au coin de la galerie. Sentinelle de toutes les odeurs qui rôdent, il n'en laisse pas passer une sans piquer du museau à gauche, à droite, en l'air et, de temps en temps, il pousse une lamentation qui énonce clairement la trop grande abondance des pistes, des signes, les appels dans l'herbe. L'été des Indiens est un trop-plein qui soule, une sorte de recommencement en retard, une nature morte très vive, qui étouffe le cœur pour aussitôt le dilater. «L'Action de grâces», dit-on...

En revenant du champ, où nous avons défriché un sentier dans les ronces, pour les promenades à skis, je retrouve, sur ma petite table sous le bouleau, le dernier livre de *La Recherche* de Proust, ouvert à la page 225: c'est là que commence, dans le salon-bibliothèque de l'hôtel de Guermantes, le long «flash-back» qui illumine soudain toute l'œuvre, pour ainsi dire à rebours. La lumière éclaire la nature morte, chasse la terreur et révèle la joie, multipliée par cent courtes minutes d'éternité, ce bonheur de durer dans l'éphémère, le «temps retrouvé».

Ce n'est pas pour rien que j'ai, aujourd'hui, si grand désir de relire ces pages, où Proust se révèle le plus grand poète «météorologique» de tous les temps: journée lumineuse de la saison morte vive, où tout ce qui semblait perdu est magiquement retrouvé, ce dimanche, fugitif et éternel, à quelque chose à voir avec le passé, le présent, et en même temps avec ce temps, incalculable, essentiel, et qui est beaucoup plus qu'hier et qu'aujourd'hui.

Tout scribeur, hanté par cette substance invisible, et qu'on nomme l'imagination, devrait plonger, tête la première, dans ces pages où il est révélé que l'écrivain n'est pas un

être, mais un «lieu», un monstrueux appareil récepteur, capable de recueillir toutes les sensations.

L'écrivain n'est pas un inventeur, ni un clairvoyant, encore moins un rapporteur: il est une ruche, un puits, il est le lieu où passent les visions, les parfums, les sensations, les sentiments, tous ces éclats de vie partielle et qui vivent durablement.

Il y a, entre les pages 225 et 259 du *Temps retrouvé*, abondante matière à se convaincre que l'écrivain ne

crée pas mais se contente de démêler, de voir à travers, par transparence. Commencée dans les ténèbres de l'insomnie, la *Recherche* se conclut sur une triomphale révélation lumineuse. «Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps». C'est tout l'art de voir et d'écrire, nature morte vive, étonnement profond, où même le sommeil est un regard.

Un acte cannibale

La vision véritable est une sorte d'acte cannibale: avec des soins d'abeilles besogneuses, l'écrivain, déliant mais immobile, extrait de la totalité compacte et sensuelle du monde, cette colline couverte de pompiers, qui mêlent leurs ombres au crépuscule, cette ride sur le visage aimé, cet effluve amère du corps qui souffre, inimitables, et dont l'ardeur ou la tranquillité, interchangeables ne ressemblent à aucun autre émoi sur la terre. «Comme si nos plus belles idées étaient comme des airs de musique qui nous reviennent sans que nous les eussions jamais entendus, et que nous nous efforcerions d'écouter, de transcrire.»

Oui, c'est ça, écrire: voir, écouter, transcrire. Car, ajoute Proust — qui, dans ces pages, ne dit plus «je» mais «nous», comme s'il avait conscience que sa «révélation» vaut pour tous les poètes du monde et de tous les temps — «les vérités que

l'intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une impression, matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l'esprit.» Dans l'effort accompli, dans la phrase qui remonte vers la lumière, «nous sentons la joie du réel retrouvé».

Je sais, je reviens souvent là-dessus, répète inlassablement qu'un livre se fait malgré son auteur, en dépit de lui et souvent contre lui. C'est que rien ne vaut sinon cette vérité-là, pour moi. Dans le vertige du temps, on montre ce qu'on devine, on écrit à tâtons: «Le livre aux caractères figurés, non tracés par vous, est votre seul livre.» Et Proust ajoute: «Les excuses ne figurent point dans l'art, les intentions n'y sont pas comptées: à tout moment l'artiste doit écouter son instinct, ce qui fait que l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le vrai Jugement dernier... Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, ce qui était clair avant nous n'est pas à nous.» (!!!)

Je suis assis ici, à «transcrire», sous un soleil déjà en allé et qui s'attarde un peu, histoire de me rappeler qu'un désir forcé de vivre et de «voir» est nécessaire, qu'il me faut me laisser imprégner pour apprendre à écrire. «Nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, nous ne la faisons pas à notre gré... Nous devons, à la fois parce qu'elle est nécessaire et cachée, comme nous ferions pour une loi de la nature, la découvrir.» Ou en tout cas, la chercher.

Nous errons

Nous sommes «bloqués», nous errons, nous écrivons «à côté». C'est que, de temps en temps, «on raisonne, c'est-à-dire on vagabonde, chaque fois qu'on n'a pas la force de s'astreindre à faire passer une impression par tous les états successifs qui aboutiront à sa fixation, à l'expression». Quand à l'écriture «cinématographique», Proust la remet vivement — et moi de même — à sa place, en écrivant: «Quelques-uns voudraient que le roman fût une sorte de défilé cinématographique des choses. Cette conception est absurde. Rien ne s'éloigne plus de ce que nous avons perçu en réalité qu'une telle vue cinématographique.» Et, là-dessus, il n'y a rien à ajouter, sauf, peut-être, que ces phrases furent écrites à une époque moins menacée que la nôtre par la fameuse «vue cinématographique»! Et la littérature, qui se

contente de décrire les choses, quant à elle, se satisfait «de ne donner qu'un misérable relevé de lignes et de surfaces... Tout en s'appelant réaliste, elle est la plus éloignée de la réalité... car elle coupe brusquement toute communication de votre moi présent avec le passé, dont les choses gardent l'essence, et l'avenir, où elles nous incitent à la goûter à nouveau... Les romans populaires ennuiant autant les gens du peuple que les enfants ces livres qui sont écrits pour eux: les ouvriers sont aussi curieux des princes que les princes des ouvriers.»

Il faut lire et relire ces pages, qui enseignent, en parlant de source. Écoutez, encore: «Une heure n'est pas une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats... Le livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur.»

Où, «le style, pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision... Ce travail de l'artiste, de chercher à apercevoir, sous de la matière, sous de l'expérience, sous des mots, quelque chose de différent, c'est exactement le travail inverse de celui qui, à chaque minute, quand nous vivons détournés de nous-mêmes, l'amour-propre, la passion, l'intelligence et l'habitude aussi accomplissent en vous, quand elles amassent au-dessus de vos impressions vraies, pour vous les cacher entièrement, les nomenclatures, les buts pratiques que nous appelons faussement la vie...»

Écrire, c'est fouiller, tâcher de déboucher, c'est un art vivant, et la littérature, une vive nature morte qu'il faut tâcher de «voir» avant de mourir.

Le chien se couche à l'ombre, comme il le faisait en juillet. L'été des Indiens est ce «temps retrouvé». «Saisis-moi au passage si tu en as la force, et tâche à résoudre l'énigme du bonheur que je te propose...» Oh, ce temps or et bleu de l'Action de grâces!...

LE TEMPS RETROUVÉ

Marcel Proust
Gallimard, coll. Folio

Particulièrement, entre les pages 225 et 259. Je vous suggère un livre superbe, et qui explique Proust, sans le dépecer:

LA COLOMBE POIGNARDÉE

Pietro Citati
Gallimard, 1995

LETTRES QUÉBÉCOISES

Des merveilles et des petits riens

Une plume raconte librement les histoires qui plaisaient à l'écrivain

REGARDS ET DÉRIVES

Réal Ouellet
L'instant même, Québec, 1997, 148 pages

ROBERT CHARTRAND

Il y a des livres qui se proposent modestement, sans faire d'épate, agréables rencontres de hasard pur qui veulent bien en prendre connaissance. C'est l'impression qu'on peut avoir à la lecture du recueil de nouvelles de Réal Ouellet.

De cette trentaine de textes, quelques-uns, qui font à peine une page, ne sont pas des nouvelles, mais plutôt des bribes de récits qui tiennent en un instant, sans début ni chute, plus intrigants parfois par leur brièveté que par leur contenu.

Les cinq sous-titres regroupent les textes selon une époque — *Enfances* —, un lieu — *Plages* —, ou un milieu — celui de l'édition, pour *Écritures* —; classement fort libre, donc, qui indique à sa façon le peu de cas que fait Ouellet de l'esprit de système.

Départ décevant: les récits de la première partie, *Enfances*, sont malheureusement les moins intéressants. Ce sont le plus souvent des histoires gentillettes: regard de bravade d'un jeune garçon qui grâce à son grand frère va affronter un voisin qui s'amuse à l'effrayer; regard concupiscent de cet autre, qui gardera un souvenir impérissable des corsages opulents de ses tantes; regard glacial d'un troisième qui se rappelle, mais si peu, de ce père soumis, effacé qu'il n'a pas su vraiment voir. *Fly away*, heureusement, est plus prenant: la fabulation et la lecture vont transformer un collégien, indifférent jusque-là aux émois de la chair malgré l'insistance de son confesseur et d'une psychologue...

Plus loin, des récits de couples, où des hommes rompent sèchement avec des compagnes revêches ou indifférentes, où des amoureux voient leur flamme réciproque se ranimer, le temps du passage d'une mignonne petite chatte.

Idéales et évanescences

D'autres récits, moins au ras du quotidien, esquissent des portraits de femmes idéales, évanescences, comme la femme-fougère dans *La Voix de Flore Campêche* ou femme-seringat dans *Une Belle Fille comme moi*.

Ailleurs encore, les récits de Réal Ouellet ont des allures de fables. Dans *Le Blasphémateur*, le regard bête d'une foule dérive de l'adulation vers la haine: un homme que tous vénèrent est subitement tué sur la simple dénonciation d'une voix anonyme; et il y a le regard sentencieux de cet amant qui expulue à son amoureuse ébahie devant la beauté des choses, pauvre sotte, que Dieu a créé le monde à Son image par pur masochisme.

Dans les récits regroupés sous *Plages* — décor oblige —, il y a davantage de rêverie, voire du merveilleux. Ici, il suffit de souffler sur une dune pour en tirer un homme de son sommeil millénaire. Là, une noce qui s'était embarquée sur une goélette fait naufrage; séquences légendaires la mariée deviendra méduse et sa robe, voileure. *Le Sculpteur de glace* est un joli conte lui aussi, celui d'un homme furieux contre l'hiver qui n'en finit plus: il saute sur un bloc de glace, qu'il sculptera en forme de femme; l'esquif fond inexorablement aux approches des îles de la Madeleine, mais «prenant pitié de sa peine, la mer le déposa sur la grève du Havre-Aubert et roula vers lui une longue dune de sable sur laquelle, depuis ce temps, les amants du monde viennent s'étendre les nuits chaudes de pleine lune».

Manies et impostures

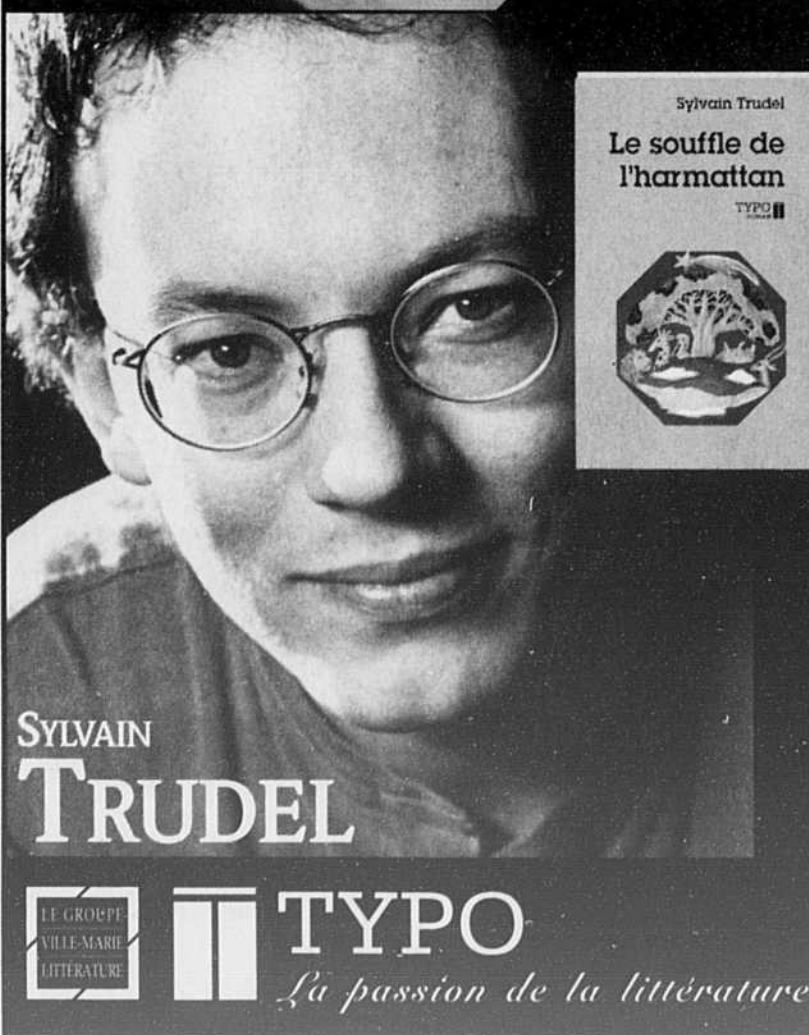
La dernière partie du recueil de Ouellet, sous-titrée *Écritures* jette un regard narquois — celui de l'auteur — sur les manies et les impostures des écrivains et la rouerie des éditeurs. Les noms de certains des personnages: Albéric de Longuepée, Ubald Aquin (!) annoncent à eux seuls le ton de ces récits. Tel auteur a besoin de plusieurs églises pour que soient convenablement soignées les multiples facettes de son talent; tel autre, Albéric justement, se fera écrire par sa femme, tout discrètement, un chef-d'œuvre dont il s'attribuera tout le mérite. Il est par ailleurs possible, selon *Le Romancier*, de devenir un auteur estimé et prospère, pourvu qu'on puisse s'inventer un «geste créateur» que la télé veuille diffuser, et qu'on se fabrique de faux vrais brouillons et manuscrits à «céder» à fort prix au gouvernement! Tout est, dans ce cas, dans le regard des gogos qui se laissent bernier.

Réal Ouellet, qui est un intellectuel fort sérieux — il a notamment établi les éditions critiques des écrits du baron de Lahontan et du père Sagard —, a ici donné congé à sa rigueur coutumière pour laisser sa plume raconter librement les histoires qui lui plaisaient. Cela donne un recueil agréable, inégal certes, mais doucement attachant, comme ces *Petites Violences de l'aube* qu'un éditeur amer est en train de lire dans la nouvelle intitulée *Le Manuscrit*; ce petit livre au style nerveux, dont l'auteur semble écrire pour les autres, mais sans leur cracher le morceau qu'ils attendent, l'éditeur va s'y laisser prendre, mais refusera de le publier: «Il ne pouvait accepter un roman qu'il aurait pu écrire lui-même, mais que jamais il n'écrirait. Les livres, comme les amours, ne sont jamais si beaux que quand ils n'ont pas été menés à terme.» Le recueil de nouvelles de Réal Ouellet est prenant lui aussi, à sa manière toute simple.

Les meilleurs auteurs québécois



MADELEINE
MONETTE

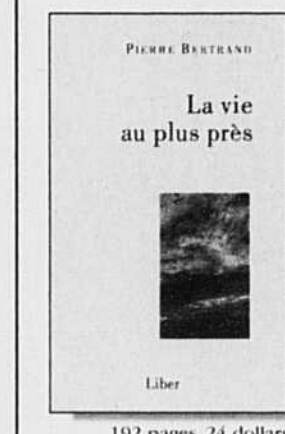


SYLVAIN
TRUDEL



L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 649-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

LIBER NOUVEAUTÉS



Pierre Bertrand
LA VIE AU PLUS PRÈS



Évelyne Tardy
Manon Tremblay
Ginette Legault
MAIRES ET MAIRESSES
Les femmes et la politique municipale

Daniel Canty
ÊTRES ARTIFICIELS
Les automates dans la littérature américaine



114 pages, 18 dollars

TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666

Daniel Mativat et Louis Vachon
DICTIONNAIRE DE PENSÉES POLITIQUEMENT TORDUES



Daniel Mativat et Louis Vachon
DICTIONNAIRE DE PENSÉES POLITIQUEMENT TORDUES

315 p., 20 \$

Ce dictionnaire s'adresse à ceux qui en ont marre, ceux qui ont encore le sens de la rigolade ou de l'ironie, ceux qui ont la nostalgie du bon vieux temps où la grivoiserie, l'impertinence et les polissonneries mettaient encore un peu de sel dans la vie publique. Ils y trouveront un vaste choix de pensées tout à fait inconvenantes empruntées aux plus grands auteurs comme aux plus illustres inconnus. Ils y découvriront tout ce qu'il faut pour choquer leur entourage ou goûter les plaisirs d'une lecture solitaire au parfum de fruit défendu.

L I V R E S

E S S A I S

Affirmation et dénonciation

L'ISLAM DES JEUNES

Farhad Khosrokhavar
Flammarion, Paris, 1997, 324 pages

KARIM MON FRÈRE

EX-INTÉGRISTE ET

TERRORISTE

Samia Labidi
Flammarion, Paris, 1997, 328 pages

CLÉMENT TRUDEL

LE DEVOIR

L'islam radical est «*exacerbation de la violence et sa légitimation par le religieux*». Il demeure fort marginal chez les jeunes musulmans de France, précise un essai de Farhad Khosrokhavar, qui nous convie plutôt à découvrir un islam néocommunitariste et plusieurs formes d'affirmation que trouvent des jeunes rejetés, certains basculant dans une forme radicale de protestation ou choisissant de se murer devant l'univers non-musulman. Il s'agirait, pour ce s'amenuise le danger d'explosions dans les banlieues que la société française se décrie face à certaines facettes de sa laïcité — le fouldard n'est pas toujours, selon lui, synonyme d'intégrisme, car il permet à des jeunes de suppléer à une autorité traditionnelle «*en lambeaux*».

Khosrokhavar suggère un islam tolérant acceptant qu'aucune femme ne soit obligée de porter le fouldard (en pays musulmans) ou de ne pas le porter (dans une école laïque). Il a amplement scruté les milieux qui tentent et, souvent réussissent à mener la jeune génération à l'autonomie. Ainsi peut être désamorcée en partie l'influence d'imams «*charismatiques*» qui poussent dans les banlieues et «*dont le radicalisme se nourrit de l'exclusion et du racisme*».

On se renseigne ici sur une association (Tabligh) qui semble avoir du succès là où les recettes préconisées pour les beurs (deuxième génération de Maghrébins vivant en France) n'ont pas toujours trouvé preneurs.

Mais gare au «mythe» du salut total par la foi.

Un complot

Par contraste, le témoignage que Samia Labidi tire des confidences de son frère Karim, jeune Tunisien ayant servi deux ans dans le réseau terroriste iranien El Rissali, contient une dénonciation du complot de musulmans chiites pour asservir le monde, «*une stratégie à très long terme, préparée en apparence depuis des siècles, comme peu de personnes peuvent le concevoir*». Mme Labidi laisse entendre que des rissalites étaient à Annaba (Algérie) lorsque fut assassiné le président Boudiaf. Quant aux chiites (10 % des musulmans), ils sont 100 millions dans le monde, dont 40 millions en Iran.

Karim est décrit comme un rêveur qui succombe deux fois au «*sérum de la seringue intégriste*». Après avoir rompu avec l'école «*religieuse*» de Téhéran, il tente de renouer contact avec les rissalites en Syrie. Karim est au surplus un croyant qui se laisse guider par l'apparition sporadique d'un saint à son chevet; ambivalent et volatil, il acquiesce aux préparatifs d'un coup d'Etat (infructueux) contre Bourguiba tout en ne considérant pas ce chef d'Etat comme un mécréant. Le réseau comptait sur l'aide de Salah Karker (beau-frère de l'auteur); ce dernier fuira en France au moment le plus critique. L'actuel président de la Tunisie, Ben Ali, a déposé Bourguiba le 7 novembre 1987.

Ce récit de Samia Labidi (j'hésite à lui accoler l'étiquette de «document», comme le fait l'éditeur) nous éclaire beaucoup sur le milieu familial de Karim, sur l'exceptionnelle force de caractère de sa mère (Ouassila) et sur son père fruste (Amor). Les «révélation» sur El Rissali pourraient tout aussi bien émaner de services secrets occidentaux ou tunisiens. Si Karim avait des preuves percutantes, pourquoi avoir tant attendu dix ans? La déconvenue de son rêve islamiste force Karim à temporiser et il reviendra à sa soeur de dénoncer un réseau truffé de «*jeunes illuminés*» fascinés par «*la guerre, le sang et l'odeur des explosifs*».

HAMMERKLAVER

Yasmina Reza
Albin Michel, Paris, 1997, 132 pages

Que penser de cette comédienne et auteure de théâtre dont les succès ne cessent de s'accumuler depuis quelques années, s'attirant aussi bien critiques que louanges dans les journaux français? *Conversations après un enterrement* lui a valu le Molière du meilleur auteur 1987, *La Traversée de l'hiver*, le Molière du meilleur spectacle décentralisé 1990, et enfin *Art*, sa dernière pièce, le Molière du meilleur auteur 1995 et du meilleur spectacle privé (cette pièce, en ce moment en tournée mondiale, est repassée par Montréal en septembre). Quant à la critique, on lui reproche d'avoir fait dire à l'un de ses personnages, dans *L'Homme du hasard*, qu'au

«*boulevard, on rit normalement, [et pas] de ce rire infernal qu'on entend maintenant dans les salles de spectacles, genre culturelles. Rire qui rit de savoir si intelligemment pourquoi il rit*». Dans le milieu de la critique parisienne sérieuse, il n'en fallait pas plus pour la condamner au purgatoire, surtout qu'elle ajoutait un peu plus loin: «*Tous ces imbéciles qui parlent de leurs intentions, tous ces imbéciles qui ont produit du sens à la pelle [...] qui contemplent leur addition au monde avec leurs sourcils froncés, les grands fourneurs de sens qui vont parler dans les émissions littéraires*»...

Boulevard contre pièces d'avant-garde ou discours savants? Rire franc contre rire au troisième degré? On flaire le scandale et, surtout, la concession à la mode qui veut qu'aujourd'hui on redonne aux petites gens la part de sens et de vérité qui leur revient, même s'il y a faute de goût au regard de l'éternel. N'ayant pas eu l'occasion de voir ses pièces, je ne commenterai pas. En revanche, s'il faut juger sur *Hammerklavier* qui se donne pour un récit autobiographique fragmenté et toujours bref en ses tableaux, je dois admettre le



Jean-Pierre Denis

plaisir que j'ai éprouvé à sa lecture.

Plaisir redoublé du fait que les leçons (c'est moi qui en parle, non l'auteur) qu'on tire de ces courts fragments de vie sont d'une grande délicatesse, évitant le piège de la confession narcissique ou du déballeage tonitruant. Le récit s'avance avec une grande pudeur, suggérant plus que décrivant, se rapprochant davantage de l'aquarelle que de l'huile, peut-être pour mieux éviter le piège du «livre» qui voudrait être le monde et le remplacer... «*Le monde est "incompréhensible", rempli de choses, de livres, de livres qui parlent des choses, le monde amasse et les livres amassent ce que le monde amasse et voit sur sa table des livres et des livres et des livres de photos, des livres d'art et des livres qui parlent d'autres livres et soi s'approprie à son tour à contenir le monde sur une page, à contenir cette somme exécrable de profération*

pour ajouter encore à la pile son propre écho...» On a beau dire que le livre défie le temps, ce grand ennemi de l'homme, l'éternité est toujours ce qui échappe au vivant, plus encore aujourd'hui où il est écrasé sous l'innombrable et le règne de la visibilité criarde. La discrétion s'impose donc. Et Yasmina Reza réussit fort bien dans ces pages à faire entendre sa voix sans jamais avoir besoin d'en rajouter ou de hausser le ton.

Avec ses petites scènes de la vie quotidienne («*l'habituel est supérieur à l'exceptionnel*»), où les grandes questions trouvent presque toujours leur écho — la vie, la mort, l'amour, le temps qui fuit —, l'auteur nous propose une série de moments intimes où la justesse domine. Justesse, mais aussi justice rendue à soi-même et aux autres, ceux que nous aimons.

Mort sur fond de rire

Dans un des premiers tableaux de ce

récit, on voit son père, mourant, tenter désespérément d'interpréter au piano l'adagio de la *Sonate opus 106* de Beethoven parce sa fille lui a dit que c'était un chef-d'œuvre. Cette pièce, il va la massacrer, provoquant chez sa fille un fou rire irrésistible qu'elle réussit à peine à contenir et qui persiste encore aujourd'hui lorsqu'elle y repense. La mort sur fond de rire. Dans le tableau suivant on la retrouve en compagnie de son père qui se regarde, nu, dans le miroir et qui lui dit: «*Ici, Auschwitz. Là, une femme enceinte de sept mois. Les jambes, Conchita. Quant au visage... tout simplement le masque de la mort*». C'est vrai que tu n'es pas terrible en ce moment, lui répond-elle. Il rit. Tous les deux rient. On ne peut voir la mort en face, elle est toujours passagère. Plus loin, on les retrouve tous deux rue de Rennes, un après-midi où ils croisent Raymond Barre. Son père, qui ne le connaît pas, l'arrête parce qu'il sait ce dernier méromane. Et voilà son père qui réussit à lui faire fredonner un quintette de Mozart en pleine rue, sous l'œil ébahi de sa fille et sans doute des badauds. «*Trois minutes avant ils ne se connaissaient pas, à la fin de leur duo ils se serreront la main et ne se reverront jamais*».

Jamais d'explications superflues chez cette auteure pour qui le temps est la grande question. Le temps et ce qu'il détruit. Aussi faut-il aller au plus pressé, au plus vif du sens. Au souvenir de la mort de son agent littéraire, morte un an et demi après son père, elle ne peut s'empêcher de penser à la méchanceté du temps. Elle regarde son fils de deux ans, en train de jouer, «*avec ses petits cheveux noirs bouclés, [et pense] au vieux monsieur qu'il sera avec ses cheveux, petits fils serrés gris, courts mais encore un peu ondulés, très doux*» — un vieux monsieur qu'elle ne verra jamais. Voilà la méchanceté du temps, ce qu'est le temps pour Yasmina Reza.

On pourrait la croire nostalgique, toujours en train de compter maladivement les choses et les êtres qui disparaissent

ou risquent de disparaître. Pourtant, le portrait qu'elle trace d'elle-même (ou que ses amis lui renvoient) est celui d'une femme étonnamment énergique, pleine de vitalité, avec des jambes faites pour avancer, pour marcher au devant des embûches. Toujours impatiente. «*Voilà ce qu'il y a au bout de la patience, cet arrangement élevé en vertu, il y a la chambre, la liseuse rose et la misère du corps. Au terme de la patience, le monde n'est plus qu'une seule demeure. Je veux encore aller, je veux encore me perdre. Je ne puis attendre ce que je désire si fort*». Aussi faut-il faire la guerre.

A un moment elle médite la petite phrase de Roland Barthes qu'on trouve dans *Fragments d'un discours amoureux*, celle où il est dit qu'on n'écrit pas pour l'autre, que l'écriture arrive précisément là où tu n'es pas. Mais si «*l'écriture est là où tu n'es pas — se révolte-t-elle —, où est-elle [...] d'où part-elle? Si du deuil de toi elle puise sa sève, de quelle sève se nourrit-elle? Qu'on me dise vite quel est ce commencement vide de toi [car] si tu n'es ni le commencement ni la fin, à quoi bon laisser les mots trainer dehors? [...] D'où vient cette utopie d'une écriture sans objet, sans destinataire? Sans appel au secours?*». Tout cela pour conclure: «*Si tu étais là, je n'écrais pas*». Pas sûr...

Elle l'a bien fait pour sa fille, pour son fils, pour sa mère, pour ses amis aussi qui sont pourtant là! Et on sait bien que le destinataire, en littérature, est un être inventé, composite, qui n'a rien à voir avec le réel vrai, les êtres en chair et en os. Cela fait partie de sa révolte contre le temps, contre l'oubli, contre ce qui s'achemine insensiblement, à chaque jour, vers la tombe; voire, contre le caractère abstrait de notre époque, où l'on oublie si facilement les réalités les plus sensibles, les plus simples. Yasmina Reza ne renouvelle peut-être pas le genre de la confidence ou de l'autobiographie, mais elle le fait avec art et une grande justesse dans l'expression des sentiments.

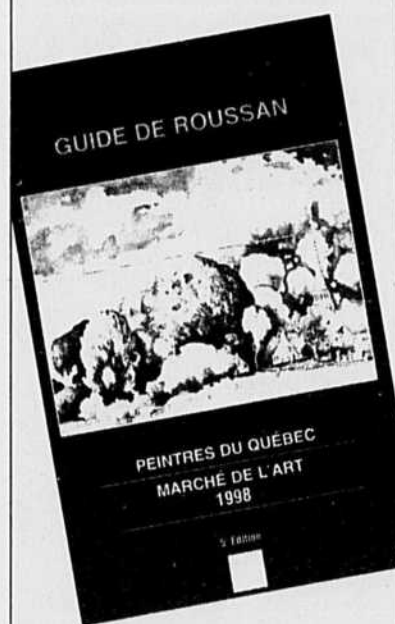
denisjp@m-link.net

Champigny

vous invite au
lancement
du
Guide de
Roussan

Peintres du Québec

Marché de l'art 1998



au 4380 St-Denis
le jeudi 16 octobre
de 17h à 19h

Champigny

4380 St-Denis, Mtl 844-2587
Stationnement gratuit à l'arrière

Les événements

Olivieri

La science peut-elle
nous aider à comprendre
les mutations du
monde contemporain?

À l'occasion
de la parution de

Trésor
Dictionnaire des Sciences

et de

Nouvelles du monde

aux éditions
Flammarion

nous vous invitons
à une rencontre
avec

Michel Serres

Le vendredi 17 octobre à 18 heures
à la librairie *Olivieri*
5200 ave. Gatineau, métro Côte-des-Neiges
Réservation obligatoire • 514-739-3639
Entrée • \$5.00

EUGEN DREWERMANN

Pour la première fois au Québec
Conférences publiques

Glauben in
Freiheit

le 21 octobre 1997 à 19h30

Conférence en allemand

au Goethe-Institut Montréal
Salle Norman-McLaren
418, rue Sherbrooke est,
Montréal

Tél.: (514) 499-0159

Entrée libre

ORGANISATEURS:

Goethe-Institut Montréal

Faculté de Théologie de
l'Université de Montréal

Albin Michel

Fides

Dieu en
liberté

le 22 octobre 1997 à 20h00

Table ronde avec traduction

Participants:

Jean-Claude Petit, Université de Montréal
Gregory Baum, Université McGill

Animateur:

Hans-Jürgen Greif, Université Laval

à l'Université de Montréal
Pavillon Principal
Salle Ernest Cormier (K500)
2900, Édouard Montpetit
Métro: Université de Montréal

Tél.: (514) 343-7080

Entrée libre

30 ans
sur le
campus

Un choix qui a du sens: la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal

Au cœur du grand Montréal métropolitain, la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal est un lieu de questionnement et de recherche. Elle ouvre l'être humain à un dialogue avec la tradition chrétienne et les grands courants spirituels, tout en l'inscrivant dans la société et l'actualité.

Fondée le 8 janvier 1878, la Faculté s'est établie sur le campus de l'Université de Montréal en 1967.

Des programmes multiples et flexibles:

- éthique
- exégèse biblique
- grandes traditions religieuses
- sciences de la religion
- théologie fondamentale et systématique
- théologie pratique

La Faculté de Théologie se joint aux Éditions Fides en accueillant, pour la première fois au Québec, le théologien Eugen Drewermann.



Université de Montréal
Faculté de théologie

C.P. 6128, Succ. Centre-ville
Montréal, Québec H3C 3J7
tél.: (514) 343-7080 - fax: (514) 343-5738

LIVRES

LIVRE DE POCHE

Au paradis de la préhistoire

MARCEL JEAN

Il n'y a pas, en Occident, un enfant né après 1990 qui n'ait eu l'intention de devenir archéologue ou paléontologue. MM. Crichton et Spielberg ont en effet réussi, avec leurs divertissements jurassiques, à convaincre toute une génération des vertus de la préhistoire. Voulant sans doute profiter de cette manne, le monde de l'édition a su réagir, offrant au lectorat quantité d'informations touchant, de près ou de loin, les dinosaures et leurs successeurs, les hommes préhistoriques. Pour les parents et les éducateurs, cette mode est un moindre mal; on serait fou de s'opposer à son frère, Vanja, écologiste avant l'heure. La dimension comique de ce livre réside en grande partie dans la façon dont Roy Lewis manie les tics de la langue moderne, qu'il applique soigneusement à cette époque lointaine. La traduction, signée Vercors (l'auteur d'un autre classique du genre, *Les Animaux dénaturés*) et Rita Barisse, conserve à l'ensemble sa saveur d'origine.

LA FOIRE AUX DINOSAURES

Stephen Jay Gould
Traduction de l'américain
par Marcel Blanc
Seuil, Points, 1997, 670 pages

Stephen Jay Gould est une sorte de super héros de la science, un redresseur de torts qui n'a de cesse d'intervenir quand les théories scientifiques sont dévoyées. Professeur de biologie à Harvard, Gould signe depuis plusieurs années une chronique de vulgarisation scientifique absolument passionnante, dont les lecteurs francophones ont pu prendre connaissance à travers divers recueils. Trente-quatre de ses textes sont réunis dans *La Foire aux dinosaures*, dont un formidable plaidoyer en faveur du nom de brontosaurus, que les tortueuses règles de la taxinomie ont écarté à la faveur d'apatauros. Plein d'humour, brillant, Gould se sert ici de la «dinomania» actuelle pour nous entraîner dans les replis

de la science et pour nous faire succomber aux charmes de la biologie de l'évolution (il faut lire à ce propos son texte sur le baseball, *Les Mythes créationnistes de Cooperstown*).

POURQUOI J'AI MANGÉ MON PÈRE

Roy Lewis
Traduction de l'anglais
par Vercors et Rita Barisse
Babel, 1996, 172 pages

Publié en Angleterre en 1960, ce court roman au titre français accrocheur (le titre original est *The Evolution Man*) raconte les aventures burlesques d'Edouard, un hominien occupé notamment à domestiquer le feu et qui s'oppose à son frère, Vanja, écologiste avant l'heure. La dimension comique de ce livre réside en grande partie dans la façon dont Roy Lewis manie les tics de la langue moderne, qu'il applique soigneusement à cette époque lointaine. La traduction, signée Vercors (l'auteur d'un autre classique du genre, *Les Animaux dénaturés*) et Rita Barisse, conserve à l'ensemble sa saveur d'origine.

DAÄH, LE PREMIER HOMME

Edmond Haraucourt
Arléa, 1996, 310 pages

En 1914, soit cinq ans après *La Guerre du feu* de Rosny, Edmond Haraucourt publie *Daäh, le premier homme*. Dans cet ouvrage, Haraucourt, selon ses propres mots, n'invente rien: il essaie de se rappeler. *Daäh* est donc un voyage à travers des souvenirs impréscriptibles, une odyssée au fond de la mémoire de ce que fut l'homme avant de l'être vraiment. Récit de la vie quotidienne il y a des millions d'années, *Daäh* explore «la naissance à la conscience d'homme de nos lointains an-

cêtres». Spécialiste de la préhistoire, Geneviève Guichard signe une préface qui situe fort bien la place occupée par l'ouvrage d'Haraucourt dans la littérature à sujet préhistorique.

LE RÊVE DE LUCY

Pierre Pelot et Yves Coppens
Seuil, Points, 1997, 186 pages

Ce livre est le fruit d'une collaboration entre Yves Coppens, professeur au Collège de France et directeur du laboratoire d'anthropologie du Musée de l'Homme, et Pierre Pelot, prolifique romancier populaire. A eux s'est ajouté Tanino Liberatore, auteur de la bande dessinée *Ranxerox*. Ensemble, le scientifique, l'écrivain et le dessinateur ont tenté d'imaginer ce qu'aurait été l'existence de Lucy, ses rêves, ses projets. Cela donne un livre inclassable, une sorte de fantaisie nouveau genre qui fait se rencontrer la science et la fiction. Les adolescents autant que les adultes sauront goûter ce livre étrange.

L'ARCHÉOLOGIE

André Parrot
Petite Bibliothèque Payot
1996, 180 pages

L'auteur de ce court traité sur l'archéologie orientale a été, en Syrie, le grand redécouvreur de la cité mésopotamienne de Mari avant d'être conservateur en chef au musée du Louvre. Son petit ouvrage a d'abord été publié chez Seghers, en 1976. La majeure partie du livre est consacrée aux découvertes faites entre 1946 et 1968. Il s'agit, en fait d'un inventaire commenté. Dans la deuxième moitié du livre, Parrot explique brièvement la mission de l'archéologie et décrit les méthodes de recherche. Il s'agit là d'une initiation fort valable à cette discipline.

Francophones joualisants et juifs yiddishisants

GILLES LESAGE
LE DEVOIR

En dépit de leur proximité, les communautés francophone et yiddish montréalaises se connaissent peu ou, pire, mal. Hors quelques envolées tonitruantes et éruptions, les études qui permettent de lever le mur de l'ignorance mutuelle ne sont pas légion.

LE MONTRÉAL JUIF D'AUTREFOIS

Israel Medresh
Septentrion
Québec, 1997, 272 pages

Depuis des années, d'abord à titre d'historien dans sa ville de Trois-Rivières, puis d'éditeur dans la capitale, l'infatigable Denis Vaugeois s'emploie justement à combler cette grave lacune. Coup sur coup, il publie les chroniques d'un journaliste sur le Montréal juif du début de ce siècle, puis l'histoire de l'enseignement pour les écoliers juifs.

La traduction du yiddish et la présentation qui en est faite par le professeur Pierre Ancil, de l'Université McGill, contribuent puissamment à bien situer et à mieux comprendre le contexte qui était celui de Medresh. Toute simple et directe, sa prose fait état de l'actualité de ses compatriotes, de leurs petits et grands problèmes d'intégration à ce nouveau monde. Après avoir lu le feuilleton de Medresh, note l'éditeur, certains écrivains et commentateurs devront ajuster leurs déclarations sur les préjugés de la société québécoise face à la communauté juive. Ou vice versa.

L'efflorescence yiddish montréalaise est le fruit d'une vague migratoire sans précédent dans l'histoire de la

ville, rappelle l'introduction: entre 1900 et 1925, près de 30 000 personnes d'origine juive est-européenne s'y sont installées en l'espace d'une génération.

Lettre autodidacte venu de Lituanie, artisan de la presse yiddish, c'est dans cette langue que Medresh publie en livre ses chroniques intimistes en 1947. Sa force, explique M. Ancil, se situe dans la construction du récit, dans son humour malicieux et le plaisir qu'il donne à lire l'actualité, à 80 ou 90 ans de distance. Car il se situe à un moment historique crucial de l'histoire juive montréalaise. Son ton, à la fois empreint de vérité et d'idéal, reste sans doute la contribution la plus précieuse de Medresh à notre compréhension de sa communauté, à la gloire des «architectes de la judéité au Canada».

Medresh trace le portrait d'une société relativement sereine face à l'afflux des juifs venus d'Europe de l'Est. Faut-il le croire? «Retenons au moins de son ouvrage, estime le traducteur-présentateur, que si certains esprits avaient frissonné à l'idée de devoir partager leur société avec des juifs, les francophones, pour la plupart, avaient accueilli cette nouvelle migration comme un phénomène parmi d'autres, dans un univers aux frontières culturelles de plus en plus mouvantes...»

«Une certaine parenté s'est sans doute tracée sur le plan du souffle de la langue, dans le corridor du boulevard Saint-Laurent, entre les francophones joualisants et les juifs yiddishisants, qui ne laisseront pas les principaux intérêts indifférents. Il y a tout à parier que l'un et l'autre groupe, récemment arrivés à une tradition de confinement religieux et culturel, trouveront chez leur vis-à-vis un écho de leur propre expérience, même au-delà des signes évidents d'une forte altérité culturelle.»

Photos, glossaire et index complètent ce témoignage simple, chaleureux, émouvant.

MONTRÉAL, LES JUIFS ET L'ÉCOLE

Arlette Corcos
Septentrion
Québec, 1997, 308 pages

Perspective différente que celle de cette étude, savante et fort documentée, sur une question on ne peut plus névralgique pour toute communauté.

Le pluralisme actuel en matière scolaire, si déroutant, s'explique par la diversité des origines, l'impact de la démographie et les difficultés d'intégration propres aux nouveaux immigrants, note l'auteure. Les choix en matière d'éducation à Montréal relèvent des orientations de chaque groupe avant son immigration. Ainsi, le premier demi-siècle qui suit l'immigration massive des juifs d'Europe entraîne l'établissement successif de deux systèmes scolaires privés juifs parfaitement différenciés: le premier consacré à l'enseignement traditionnel, le second à l'enseignement progressiste.

De façon exhaustive, Mme Corcos fait bien ressortir la complexité du problème au fil des décennies, les intérêts divergents et les passions en jeu, les compromis boiteux battus en brèche par d'autres accommodements, une évolution en dents de scie. Elle relate, elle explique, elle ne prend pas parti et ne cède pas au prosélytisme, si fréquent quand les protagonistes sont à la fois acteurs, spectateurs et arbitres. Controverses interminables et étincelles inévitables.

Sa conclusion? Docteur en sciences de l'éducation de l'Université de Montréal et enseignante de carrière, Mme Corcos n'en a pas, à vrai dire. Sinon celle-ci, implicite: quand il s'agit de l'éducation de leurs enfants, les juifs, comme tout autre groupe linguistique, sont disposés à ferrailer et négocier, longuement et rudement. L'actualité nous en fournit encore la preuve, presque chaque jour.

Notes, lexique, chronologie et bibliographie complètent cet ouvrage de grande valeur historique. À lire en parallèle avec les portraits de Medresh, ne serait-ce que pour mettre dans une plus juste perspective quelques préjugés et idées reçues sur l'obscurantisme québécois.

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

Livres

*MAINTENANT
LIBRAIRE
À LA PDA

25%
réduction

sur tous nos
LIVRES
(étiquettes blanches seulement)

2 JOURS
SEULEMENT
SAMEDI
11 OCTOBRE
DIMANCHE
12 OCTOBRE



• Une vie en éclats
Maryse Pelletier
Série Roman +

• Une fille pas comme les autres
Anne Legault
Série Roman Jeunesse

• Un dragon dans les pattes
Marie-Françoise Hébert
Série Premier Roman



Projections privées
Raymond Plante
Les ruelles de Carosso
Jacques Savoie

Maigrir
Pierre Pallardy

Le Petit Robert
Dictionnaire de la langue
française

Ces titres sont en promotion jusqu'au 15 octobre

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval

XYZ éditeur • Collection Les grandes figures

L'HISTOIRE comme un ROMAN

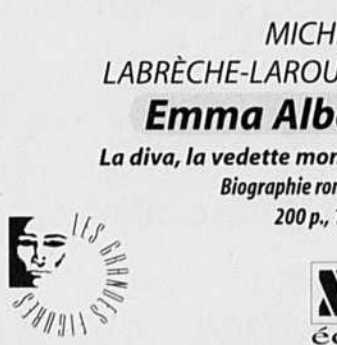
Les ROMANS de l'HISTOIRE

Nul doute que si j'enseignais l'histoire au secondaire ou même au niveau collégial, je n'oserais priver mes élèves de ces perles qui viennent enrichir le patrimoine québécois.

Simon Dupuis, Lurelu



DANIEL GAGNON
Oziás Leduc
L'ange de Corbelleu
Biographie romancée
174 p., 15,95 \$



MICHELLE
LABRÈCHE-LAROCHE
Emma Albani
La diva, la vedette mondiale
Biographie romancée
200 p., 15,95 \$



XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Le jeudi 16 octobre à 18 h

SIGNATURE - LECTURE

André Martin
Chroniques de l'Express
Natures mortes

Éditions Trois

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

Branchés sur la modernité et l'état d'urgence, les écrivains et les écrivains du Canada français habitent le cœur de l'Amérique, sa musique, ses rythmes et ses énergies. Ce sont des rebelles, des résistants, des insoumis. Énergiques, obstinés, déchirés ou révoltés, leurs voix sont neuves.

Lisez-les. Écoutez-les. Ressentez-les.
<http://www.francoculture.ca/unpays>

Résolument branchée française vient nous rappeler que les accents de la déchirure intérieure, d'autres encore s'affirment avec la tranquille assurance d'un habitat folklorique ni très éloigné de la réalité commune (pour plusieurs d'entre eux, la littérature est une activité artistique multimédia). S'il est vrai que nul n'est prophète en son pays, peut-être appartiennent-ils à ceux qui découvrent la voix multiple de cette «autre solitude» qui parle notre langue.



l'identité et la forme où elle s'exprime, la littérature canadienne-pratique d'écriture avant tout espace physique, et que les limites en territoire. Ces voix sont neuves: certaines nous proviennent avec rire dyonysiaque, d'autres encore s'affirment avec la tranquille assurance d'un habitat folklorique ni très éloigné de la réalité commune (pour plusieurs d'entre eux, la littérature est une activité artistique multimédia). S'il est vrai que nul n'est prophète en son pays, peut-être appartiennent-ils à ceux qui découvrent la voix multiple de cette «autre solitude» qui parle notre langue.



Gracia Couturier
L'Antichambre
Éditions d'Acadie



J.R. Léveillé
Une si simple passion
Éditions du Blé



Annette Saint-Pierre
Faut placer le père
Éditions des Plaines



Lola Lemire Tostevin
Kaki
(traduction de Robert Dickson)
Éditions
Prise de Parole



Roger Levac
Petite Crapaud
Éditions
Prise de Parole



Pierre Raphaël Pelletier
La voie de Laum
Éditions
du Vermillon



Marcel Gingras
Diefenbaker et le Canada français
Éditions
L'Interligne



Jean-François Somain
Le jour de la lune
Éditions
du Vermillon

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

Résolument branchée française vient nous rappeler que les accents de la déchirure intérieure, d'autres encore s'affirment avec la tranquille assurance d'un habitat folklorique ni très éloigné de la réalité commune (pour plusieurs d'entre eux, la littérature est une activité artistique multimédia). S'il est vrai que nul n'est prophète en son pays, peut-être appartiennent-ils à ceux qui découvrent la voix multiple de cette «autre solitude» qui parle notre langue.

LIVRES

ESSAIS

Pour en finir avec les baby-boomers

INTERDIT AUX AUTRUCHES
Collectif
Les Intouchables
Montréal, 1997, 173 pages

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'ouvrage pourfend l'apathie ambiante comme un sabre, fouette le contestataire qui dort en chaque lecteur avant de le laisser un peu rêveur, enfin tenté de croire en mille projets qui changeront le monde. À travers un discours qui se veut mobilisateur, *Interdit aux autruches*, collectif pamphlétaire publié aux éditions Les Intouchables, y va d'une critique sociale qui aborde les problèmes par le tranchant coupant du conflit de générations.

On dit qu'une colère bien maîtrisée donne les ailes du pouvoir. Et puisqu'il faut à cette colère une cible, celle d'*Interdit aux autruches* est claire: ces *baby-boomers*, enfants gâtés du système, repus et vieillissant en bloc en laissant derrière eux un monde plus pauvre, maigre, dépouillé d'idéal et sans présent. La critique est acerbe, mais à la guerre comme à la guerre: les *baby-boomers* n'ont-ils pas, à leur heure, abondamment critiqué leurs aînés?

D'entrée de jeu, on aborde la chute des idéaux de contre-culture et de solidarité sociale, abandonnés sans vergogne par une génération de *baby-boomers* qui les avait pourtant défendus haut et fort dans sa prime jeunesse. On suggère que ces idéaux n'ont été que le produit d'une mode, remplacés rapidement, sans ambages et sans deuil, par celle de la mondialisation et du néolibéralisme. Résultat: les successeurs sont non seulement fauchés économiquement mais rien ne leur permet de rêver à un avenir meilleur.

Sous les plumes de 21 «jeunes» auteurs, qui s'identifient à la génération X, malheureuse héritière de ce monde désabusé, les textes sont tantôt vitrioliques, tantôt larmoyants, tantôt porteurs d'espoir et rassembleurs. Déçus d'être nés dans un monde «qui n'en avait plus que pour une vingtaine d'années avant d'atteindre son apogée» (François Patenaude), on propose que l'histoire ne se termine pas ici et qu'il reste encore de l'espoir pour nos enfants. «[...] justice, égalité et fraternité, répétons-les, ces mots! Crions-les! Écrivons-les, mimons-les, faxons-les, filmons-les jusqu'à plus soif! Mais surtout, faisons-le encore dans quarante ans», écrit le comédien Denis Trudel.

Fidèle à la génération X qu'il tente de défendre, l'ouvrage a laissé place à la diversité d'opinions. Il ne présente donc pas un seul texte signé par plusieurs personnes, mais plusieurs textes réunis autour d'une idée.

«En tant qu'éditeur, je ne suis pas là pour être dogmatique. On peut donc

qualifier l'ouvrage de pamphlet plutôt que manifeste. Mais il y a un élan, une force qui est unitaire», dit Michel Brûlé, éditeur des Intouchables et qui signe également l'un des textes de l'ouvrage.

Le concept rassembleur, c'est que les «jeunes» de moins de 40 ans doivent se réapproprier le monde et ses possibilités.

François Patenaude, journaliste, écrivain et chercheur, décrit donc «ce monde où l'on tue, avant même qu'elle ne germe, l'idée de l'opposition aux dogmes qui nous gouvernent», dans lequel les *baby-boomers* sont passés «de l'éloge du rêve à la négation du droit de rêver». Leurs idées ne commandaient pas la discussion mais l'adhésion, ajoute Denise Brassard, écrivain. Et c'est sans doute le nombre qui leur a valu une telle force. «Le fondement véritable de leurs idées, quelles qu'elles soient — et c'est pourquoi ils en changent aussi facilement —, c'est leur pouvoir rassembleur», écrit-elle.

L'argument a bien sûr ses limites: «On ne peut quand même pas les blâmer d'être un troupeau», plaide pour sa part André Lemerlin, éditeur et conteur. C'est que l'ouvrage ratisse large, bien sûr. Mais l'individualisme forcé n'est-il pas ce qui distingue précisément les jeunes de la génération X du collectivisme foncier de leurs aînés? C'est d'ailleurs de cet individualisme, reconnaît-on, qu'il faudra vraisemblablement se débarrasser pour refaire le monde...

S'il a par moments des accents de lamentation — on parle d'une génération X «qui paie de sa vie la monstrueuse dette du poids démographique de ses aînés» —, l'ouvrage n'en dépeint pas moins une réalité palpable. Les «jeunes» sont de plus en plus pauvres, leurs emplois sont de plus en plus précaires, la morosité est de rigueur, «le sida et les pluies acides» ont remplacé «l'amour et l'eau fraîche» à l'agenda d'une jeunesse qui s'identifie par ailleurs mal comme génération.

Les «jeunes» ont du mal à établir leurs valeurs et à les imposer, affaiblis par leur désavantage démographique et par leur pluralisme culturel. Collectivement, les auteurs proposent donc, objectif fort louable, un rassemblement «pour prendre de nouveau, haut et fort, la parole, le pouvoir et le droit à la vie».

Et ce, avec ce regard lucide et libre, et sans complaisance, qui caractérise la génération X. Car le problème avec les *baby-boomers*, c'est que leur poids démographique leur a permis d'accaparer rapidement un espace gigantesque qui leur a permis d'imposer au reste de la société un reflet déformé de ce qu'ont représenté réellement les sixties», ajoute encore Stanley Péan, écrivain.

À leurs successeurs, maintenant, de mettre les pendules à l'heure.

LA RÉPUBLIQUE MÉTIS

Fulvio Caccia
Balzac-Le Griot
«Le vif du sujet», 1997, 156 pages

Fille d'Océanos et de Thétys, Métis fut dévorée par Zeus avec qui elle venait de convoler. Car le maître de l'Olympe redoutait qu'elle ne donnât le jour à un enfant qui le dépasserait en perfection et en sagesse. Mais l'enfant n'en continua pas moins de se former dans le sein de Zeus qui donna lui-même naissance à Athéna, figure de la Raison. Métis personnifie la prudence et la sagesse, mais aussi la ruse. C'est l'idée qu'exploite Fulvio Caccia dans *La République Métis*.

Le mythe de Zeus avalant Métis, c'est l'obsession unitaire de l'homme. Athéna naissant de Zeus, c'est la logique échappant à l'analogie (l'analogie); l'autoréférentialité remplaçant l'ouï et la peur, c'est la ruse déjouant la force. Métis, c'est l'intelligence au sens où les Grecs l'entendaient, faite de roublardise, d'habileté et d'audace. C'est l'intelligence des faibles devant les puissants. C'est faire corps avec l'ennemi, avec l'environnement hostile qui est souvent le nôtre, avec ce qui nous domine ou ce qu'on ne comprend pas, c'est faire corps temporairement, stratégiquement, sans pour autant rompre avec soi-même. Métis, c'est aussi l'intelligence intuitive, prélogique.

C'est l'intelligence d'un Fellini qui calque (ironiquement) les images du passé — personnel aussi bien que cinématographique — pour briser le conformisme idéologique ambiant. C'est l'intelligence d'une k. d. lang qui parvient intacte au firmament américain des célébrités en préservant tous ses attributs minoritaires, y compris celui de sa nationalité canadienne. C'est l'intelligence d'un Ayrton Senna qui fait corps avec sa machine pour mieux la contrôler (espérer-til!) et la pousser aux limites du désastre. Fellini, k. d. lang et Ayrton Senna: trois exemples de parodie et de ruse, d'instinct de survie et de révolte, dans un système qui «digère» trop bien la transgression. Trois manifestations parmi d'autres de la culture contemporaine qu'évoque et situe Fulvio Caccia pour interroger la modernité et ce qu'on pourrait appeler son déficit républicain.

La modernité est laïque

C'est que de nos jours, l'État-nation est de moins en moins conçu comme le moteur de la modernité et le rempart de l'individu contre les excès du libéralisme (les débats récents sur les assauts de la technologie sur nos vies privées en témoignent). Et de plus en plus inapte à définir les citoyens autrement que par le plus petit commun dénominateur: la consommation. D'où les réactions de repli sur l'individuel, le communautaire, l'éthique, auxquelles nous assistons un peu partout. D'où le fait que la république — terme désignant au dé-



Robert Saletti

part le bien public, la propriété d'État et la sphère politique en général — fasse problème ici comme ailleurs.

Malgré le suffrage universel, nous dit Fulvio Caccia, les manières d'exercer la représentation populaire qui est le fondement de toute république et de toute démocratie demeurent l'enjeu majeur de la vie politique occidentale. Pourquoi? Parce que la médiatisation de la vie quotidienne et politique a créé l'illusion d'une communauté à la fois planétaire et locale qui nous laisse sans voix, au sens propre et au sens figuré. C'est-à-dire sans représentation (par

où l'on voit que l'auteur ne fait plus du tout confiance aux nouvelles technologies). Pour empêcher que les sociétés occidentales ne deviennent le terreau idéal de toutes les démagogies, il devient nécessaire de préserver un État agissant comme un cadre neutre d'interaction, de confrontation et de fécondation mutuelle des valeurs. Ce cadre neutre, il ne peut être mieux défini que par la laïcité.

On sait que le Québec a fait ses choux gras de la laïcité depuis la Révolution tranquille mais cette prétention ne résiste pas à une analyse en profondeur de la réalité québécoise. Rappelant l'analyse de type psychanalytique faite par Heinz Weinmann dans *Du Canada au Québec*, Caccia conclut qu'à cause de l'héritage colonial, le nationalisme québécois s'est développé sans jamais remettre en question les fondements monarchiste et cléricale de sa culture politique. C'est ce qui expliquerait qu'on en soit encore, en 1997, à tenter de refondre l'archaïque réseau québécois de commissions scolaires confessionnelles. «Laïc» veut dire en grec «issu du peuple».

L'auteur rappelle aussi combien Lévesque et Trudeau étaient allergiques à la notion de république.

La solution métisse

Après trois chapitres consacrés aux contradictions d'une société écartelée plus que jamais entre forces centrifuges et forces centripètes, la quatrième et dernière partie de *La République Métis* dégage en quelques pages la solution qui, à ce stade de la lecture, ne surprend plus personne. Cette solution porte le nom de métissage (mot qui vient du latin *mixtus*, mélange, et non de Métis) et de transculture (qui est simplement le métissage interprété d'un point de vue théorique). Or, dans le contexte nord-américain, on doit attacher une importance particulière aux deux figures emblématiques du métissage que sont l'Indien et le coureur des bois. À la page 140, Caccia dit d'ailleurs ceci: «En ordonnant à un jeune adolescent du nom d'Étienne Brûlé de passer l'hiver chez les Hurons, Samuel de Champlain ne se doutait pas qu'il contribuait de la sorte à créer un mutant — le coureur des bois — et un nouveau peuple.»

Le métissage n'est pas un phénomène nouveau ou récent et l'auteur de *La*

Les marges de l'empire contre-attaquent

ESSAIS QUÉBÉCOIS

République Métis déplore que la «tendance mosaïque» de l'identité ait fini par supplanter la «tendance métisse» qui l'a pourtant précédée. À cet égard, la quête d'une identité multiculturelle à la canadienne ou nationaliste à la québécoise exprime, pour lui, un même échec devant le défi de la véritable souveraineté dont serait porteur le métissage. Le futur se trouve aux marges de l'«empire», comme en témoignent l'attribution du prix Goncourt à l'écrivain d'origine russe André Makine et l'élection d'Hector Bianciotti à l'Académie française. Ou, plus près de nous, la place occupée dans les lettres québécoises par «ces écrivains venus d'ailleurs» auxquels nous avons récemment fait allusion dans cette chronique.

Dans une postface soudainement

très personnelle, Fulvio Caccia — qui vit maintenant à Paris — se remémore l'«immigrant distrait» que fut son père, sa mort survenue en 1978, au moment même où le métier de typographe qu'il avait exercé disparaissait des principaux journaux de Montréal. Pour Fulvio Caccia, l'assemblée des lecteurs, à laquelle il prend la peine de s'adresser directement, anticipe la république, voire la contient entièrement. Peut-être est-ce pour cela que le ton est plus personnel, presque lyrique, au début et à la fin de *La République Métis*. Comme si sa foi dans le livre et la pensée était d'une certaine manière menacée par la crise actuelle et qu'il voulait se rassurer sur les liens que la citoyenneté et la lecture entretiennent.

rosal@videotron.ca

XYZ éditeur



XYZ éditeur félicite Louise Dupré
prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec 1997 pour *La memoria*



XYZ
éditeur

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

LISE DEMERS DOUBLES VIES



«Lise Demers raconte cela avec une aisance, une efficacité étonnantes. (...) Pas une seconde l'intérêt de ce roman ne se perd dans le détail ou l'inutile. Et c'est une œuvre dont l'intérêt sociologique est grand.»

Réginald Martel, *La Presse*

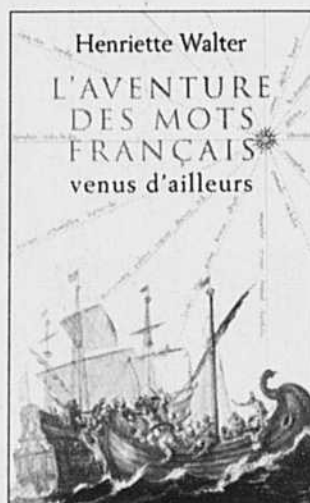
LANCÔT
ÉDITEUR

HENRIETTE WALTER



**L'AVENTURE
DES MOTS FRANÇAIS
VENUS D'AILLEURS**

L'auteur de
«L'Aventure des langues
en Occident» et de
«Le français dans tous les
sens» sera à Québec et
à Montréal pour parler
de son dernier livre.



CONFÉRENCES PUBLIQUES

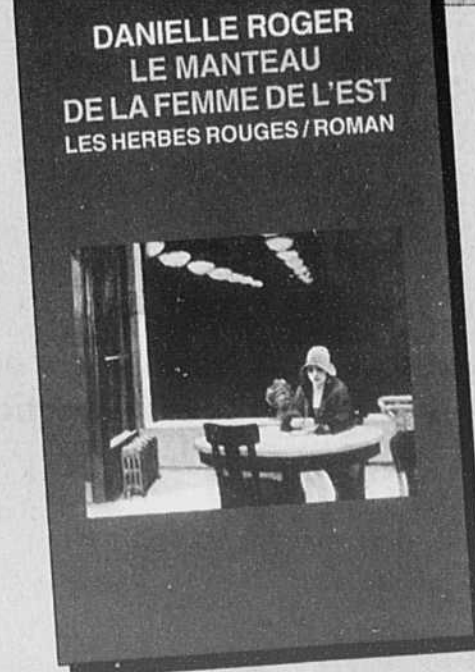
Québec : Conférence animée par Jacques Désautels
L'Avventure des mots français
Le mercredi 15 octobre à 20 heures
Salle Multimédia - Pavillon Alphonse-Desjardins
Université Laval, Québec
Billets: Réseau Billetech (418) 643-8131

Montréal : Conférence animée par Jean Fugère
L'Avventure des mots français
Le jeudi 16 octobre à 20 heures
Bibliothèque Nationale, 1700 rue St-Denis (Métro Berri)
Billets: Réseau Admission (514) 790-1245



ROBERT LAFFONT

DANIELLE ROGER Le Manteau de la femme de l'Est



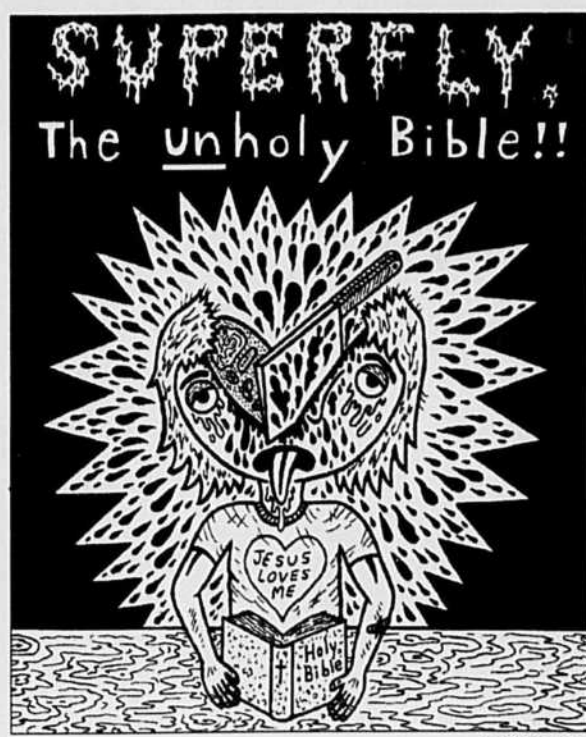
Le portrait
courageux
d'une femme
dont la
souffrance
s'avère à la
mesure de sa
lucidité et de
son désir de
garder la tête
haute.

102 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

LIVRES

BANDES DESSINÉES



MIKE DIANA

L'autre Diana et le statut de la liberté

DENIS LORD

Avec son livre *Seduction of the Innocent*, le psychiatre Fredric Wertham attirera l'attention des autorités américaines sur l'hypothétique influence de la bande dessinée sur la délinquance juvénile. En 1954, le neuvième art se retrouva ainsi dans la mire de la commission Kefauver sur le crime organisé et naquit le Comics Code Authority, un organisme de censure dirigé par les éditeurs. Selon Marc Jetté, auteur du livre *Censure et bande dessinée américaine*, plus de 50 % des titres soumis en 1955 durent être modifiés.

Près d'un demi-siècle plus tard, la pudibonderie est toujours de mise et la liberté d'expression, théoriquement garantie par le premier amendement de la Constitution américaine, tient d'avantage de l'utopie que du fait accompli. Le cas du bédéiste Mike Diana illustre de manière saisissante, sinon cauchemardesque, les limites de cette liberté.

En 1991, la police trouva des analogies entre sa bande dessinée intitulée *Boiled Angel* et une série de meurtres qui eurent lieu à Gainesville en Floride. Une analyse de sang innocent Diana. Sa publication demeura dans les filières de la police jusqu'à ce que, deux ans plus tard, l'État décide de l'inculper de trois charges d'obscénité.

Reconnu coupable en mars 1994, Diana est condamné à trois ans de probation, une amende de 3000 \$ et 1248 heures de travaux communautaires. Il doit également, à ses frais, prendre des cours d'éthique journalistique et consulter un psychiatre. Il lui est interdit d'approcher un mineur et de dessiner d'autres œuvres obscènes, et son logement fait l'objet de fouilles sans préavis par les policiers. Ses tentatives d'en appeler de la décision ont été successivement rejetées par l'État de la Floride et, le 27 juin dernier, par la Cour suprême des États-Unis.

C'est afin d'apporter un secours légal aux intervenants du neuvième art aux prises avec des problèmes de censure que l'organisme sans but lucratif Comic Book Legal Defense Fund (CBLDF) a été fondé. Le CBLDF s'est occupé d'un peu plus d'une dizaine de causes depuis sa création, gagnant la plupart mais perdant ses dernières, celle de Diana et de la librairie Planet Comics, où les propriétaires ont préféré plaider coupables face à la législation de l'Okla-homa, une des plus sévères du pays en matière d'obscénité.

L'obscénité selon les États

Susan Alston est porte-parole et responsable de la levée de fonds pour le CBLDF. «En 1973, la Cour suprême des États-Unis statua que le premier amendement de la Constitution américaine ne protégeait pas l'obscénité. Mais au lieu de définir l'obscénité, la cour a décidé de laisser cela à chaque communauté, qui peut donc avoir ses propres lois. La cour n'a pas défini non plus "communauté", ça peut être une ville, un comté, un État. À Miami par exemple, il est légal de porter un certain type de costume de bain très sexy qui sera prohibé à Saint-Petersburg, dans le même État. Ce qui est obscène en Floride ne l'est pas nécessairement dans l'État de New York. La plupart des juges disent: "je ne pourrais définir l'obscénité, mais je la reconnais quand je la vois". La loi est très évasive, on ne peut jamais deviner ce qui va arriver».

Malgré ces particularismes étatiques ou municipaux, le CBLDF engage essentiellement des avocats spécialisés dans le premier amendement, leurs honoraires étant défrayés grâce à des levées de fonds, des dons et des ventes d'œuvres aux enchères. Alston se définit comme une puriste du premier amendement. La liberté d'imagination de l'esprit créatif ne doit pas être abolie ou diminuée. «Mike Diana tenait un miroir devant la société avec son livre, nous montrant à quel point nous sommes violents et immoraux. Nous pourrions utiliser en cour le fait qu'il y ait un message social dans une œuvre dite obscène, mais pour nous ça ne compte pas réellement.» L'unique restriction du CBLDF concerne la pornographie infantile.

La question de la moralité publique constitue un enjeu électoral pour les différents paliers gouvernementaux. «Quelque temps avant les élections, il y a toujours une flopée d'incidents de censure dans l'industrie de la bédé, les procureurs et les juges de certains États étant élus par le public. Ils recherchent une couverture médiatique avec des discours du genre: "Sauvons nos enfants, faisons du monde une place meilleure..." En 1994, 18 mois avant les élections présidentielles, il y avait six cas de censure en cours devant les tribunaux, la plupart des accusations étant portées contre des librairies».

Pour éviter d'être constamment sur la défensive, le CBLDF fait partie du Media Coalition, un regroupement de toutes les disciplines artistiques qui fait du lobbying auprès du gouvernement fédéral pour que la loi du premier amendement soit modifiée. Et Diana? Il continue à purger sa peine, mais à New York. On suppose que son agent de probation a plus urgent à faire que d'aller fouiller son logement à la recherche de crudités.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Une avalanche de mini-romans

Dans les livres, les enfants sont heureux. Par les livres, les enfants sont gâtés.

Les enfants de 7 à 10 ans sont gâtés cet automne. Une avalanche de mini-romans québécois tous plus attrayants les uns que les autres leur tombe dessus. Les albums se font rares et se cramponnent à des valeurs sûres? Qu'à cela tienne! Les mini-romans courtisent la tranche de la clientèle délaissée qui sait lire (les 3 à 6 ans se consolent avec les albums européens, je suppose). Et la fantaisie reprend du service. Dès la fin de la première année, à peine acquise la technique de lecture, les apprentis commencent à explorer ces collections préparées pour eux.

GISÈLE DESROCHES

LE GÉNIE DU LAVABO

Carole Tremblay (texte) et Anne Villeneuve (ill.)
Dominique et compagnie
coll. Carrousel, 62 pages, 1997

LE CINÉMA DE SOMERSET

Hélène Vachon (texte) et Yayo (ill.)
Dominique et compagnie, coll. Carrousel, 44 pages, 1997

MONSIEUR SOLEIL

Lucie Papineau (texte) et Marie-Louise Gay (ill.), Dominique et compagnie, coll. Carrousel, 62 pages, 1997

La collection Carrousel, on le sait, mise sur une grande lisibilité, de gros caractères, une mise en page aérée et colorée. Plutôt que de constituer des tableaux complexes pleine page, les illustrations multiplient les touches de couleur, égrenant à chaque page des éléments du récit et créant ainsi dans l'esprit des enfants, une impression de facilité des plus invitante. Et les thèmes sont



variés, charmants, de quoi combler les attentes de chacun. Dans *Le Génie du lavabo*, Carole Tremblay a campé une héroïne afublée d'une mère accaparante, sans cesse sur son dos à lui dire quoi faire. Si elle pouvait se taire, soupire la fillette. Triste? Pas du tout car c'est dans le registre de l'humour que l'auteur a choisi de dénouer la situation et elle fait appel à un génie sorti tout droit du trou du lavabo. Or, loin de s'améliorer, la situation se dégrade de façon tout à elle cocasse (plus de voix, voix trop forte, trop faible...) jusqu'à ce que le génie se lasse d'in-

tervenir et abandonne à Simone la télécommande. Une idée tout à fait rigolote et inattendue que l'auteur a su exploiter jusqu'à la chute finale.

Il y a également Hélène Vachon qui remet ça: un quatrième Somerset, *Le cinéma de Somerset*, aussi savoureux et drôle que les précédents. Cette fois, le jeune héros, voulant saluer le nouveau directeur et hésitant entre salut et allô, y va d'un «sallo» qui le submerge aussitôt de culpabilité. Vou-lant réparer sa gaffe, il s'enfonce dans un dédale de complications inouïes qui démontrent bien que le monde n'est pas si simple qu'on pourrait le croire. J'avoue que je suis une adepte tant des textes que des illustrations de Yayo: les péripéties de Somerset me réjouissent et réussissent chaque fois à me flanquer un sourire jusqu'à la toute dernière ligne. C'est ma vitamine pour la journée.

Le Monsieur Soleil de Lucie Papineau a eu le même effet vitaminé et délicieux, même si le récit ne mise pas sur l'humour, mais sur une vision de l'enfance fraîche de fantaisie et de tendresse. Son Antoine est plein de candeur et découvre la vie avec un œil neuf. Et il en voit des choses pendant que son grand frère s'intéresse à la jolie pâtisserie. Pour lui, le monsieur gris qui traîne une caisse de bois à roulettes derrière son vélo et qui parle à son chat n'est pas un fou comme le prétend Olivier. Il a peint des soleils à huit branches sur son chariot qui ressemblent tout à fait à ceux qu'Antoine fait. Le récit est joli et doré comme l'été. On a envie de s'étirer et de prendre le temps de regarder avec des yeux d'enfants heureux. Il y a trop peu d'enfants heureux dans les livres jeunesse.

LA CHASSE

AUX BIGORNEAUX

Philippe Tisseyre (texte) et Isabelle Lépine (ill.), Pierre Tisseyre, coll. Sésame, 58 pages, 1997

VICTORINE LA SORCIÈRE

Caroline Mérola (texte et illustrations), Borel, coll. Maboul, 54 pages, 1997

Le Pépito de *La Chasse aux bigorneaux*, imaginé par Philippe Tisseyre dans la toute nouvelle collection Sésame (éditions Pierre Tisseyre), est aussi un enfant heureux. Dommage qu'il y ait si peu d'illustrations dans une collection conçue pour des lecteurs débutants. Pépito passe ses étés au bord de la mer avec sa sœur Marinette et il aime particulièrement les matins où leur père les emmène à la chasse aux bigorneaux. L'arrivée de la tante Gertrude, si différente, si peu préparée à cette excursion, viendra bouleverser les habitudes. Ce récit, c'est le plaisir de l'arrêter aux détails de la vie, de la mer. C'est les vacances. C'est toute l'enfance insouciance qui nous embaume le cœur. La sécurité d'un père présent et compréhensif. Pour Pépito, le plaisir de la chasse tient davantage à la préparation d'un joli décor au fond du seau pour accueillir les bigorneaux qu'à la cueillette même. C'est bien les enfants, ça!

Caroline Mérola sait elle aussi rendre l'univers fascinant de l'enfance tant dans ses illustrations (dont le texte est généreusement parsemé) que dans ses histoires de la série *Le Monde de Margot*. Ses récits sont effaçés, riches d'un imaginaire séduisant et farcis de rebondissements multiples. Dans *Victorine la sorcière*, Margot est prise d'un désir irrésistible de posséder une paire de souliers rouges tout comme ceux de Léa-la-frisée. Assommée par une poutre, elle se réveille au royaume de la sorcière Victorine qui veut faire d'elle sa treizième élève. Mais si Victorine lui offre les souliers de ses rêves, ce n'est pas exactement pour la voir danser... L'auteur introduit des éléments de contes traditionnels dans le quotidien de son héroïne de façon à l'enrichir, à l'éclaircir, à le nourrir. Les passages d'un univers à l'autre ne sont pas toujours aussi nets qu'ici, cependant ils ont toujours le naturel et le chic de la simplicité. Ce sont de petits bijoux qu'on a aussitôt envie de raconter.

Je pourrais également vous parler du cinquième titre de la série Babouche à la courte échelle, d'un nouvel épisode des jumeaux Bé et Dé, d'un nouveau Carmen Marois et d'un nouveau Susanne Julien chez Pierre Tisseyre, du nouveau Billy Bob chez Borel maboul. Une avalanche, je vous dis! Je m'arrête avant d'être engoutie!



Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR

C'EST POUR VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 800 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 20 mars 1998.
- La remise des prix aura lieu en mai 1998.

À gagner:

L'un ou l'autre de plusieurs prix:

- La publication de votre article dans *Le Devoir*
- Une bourse d'étude
- Un ordinateur
- Un dictionnaire

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

LA FONDATION DU DEVOIR



MUSÉE STEWART AU FORT DE L'ÎLE SAINT-PIERRE



AQPF
Association québécoise des professeurs et professeures de français
1-800-267-0947



Hydro Québec

Dictionnaires Le Robert

L'Action NATIONALE

C'est le 80e anniversaire

Revue mensuelle, 38,00 \$ par an

- Sociale, économique et indépendantiste
- Indépendante des partis politiques
- Des faits, des idées et des solutions
- 2000 pages par année
- Plus de 200 collaborateurs

425, boul. de Maisonneuve Ouest,
Bureau 1002
Montréal H3A 3G5

Téléphone: 514-845-8533
Télécopie: 514-845-8529

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Oublier,
pour vivre ensemble

LA CITÉ DIVISÉE

L'oubli dans la mémoire d'Athènes
Nicole Loraux
Payot, Paris, 1997, 291 pages

Faudrait-il oublier? Pour se réconcilier, pour former une nation unie? Ces questions dérangent, surtout en ce siècle peuplé de massacres épouvantables. Un siècle où, en réaction à la violence déchainée, l'on fit de la mémoire l'antidote du mal; pour que l'humanité ne retombe plus jamais dans la barbarie. Et c'est à l'oubli qu'on impute constamment les nouvelles manifestations du mal humain. «*La Bosnie prouve qu'on a oublié Auschwitz*», entend-on. «*Connaître l'histoire pour ne pas la reproduire*», répète-t-on aussi. Idée courante, brandie au premier chef — et avec raison — par ceux qui émergent d'un massacre. Mais aussi lorsqu'on propose de redéfinir un «*curriculum*», comme ce fut le cas au Québec récemment, pour le rapprocher du devoir de mémoire qu'exprime la devise nationale.

Or l'oubli, en 403 avant notre ère, fut à la base d'une stratégie athénienne visant à refaire l'unité de la cité. Athènes, cité politique par excellence (là où l'on «*inventa* la politique») fit ce choix déconcertant, après une guerre civile qui permit aux démocrates de reprendre le pouvoir, d'obliger les citoyens à prêter le serment de «*ne pas rappeler les maux du passé*».

À la suite de la victoire de Sparte sur Athènes, en 405 avant J.-C., trente tyrans avaient régné sans partage sur Athènes. Le retour de la démocratie en 403 s'accompagne du serment de l'oubli. Le moment historique était trop puissant pour ne pas inspirer une Européenne, dont le continent (coïncidence?) a justement travaillé, depuis 50 ans, à surmonter les stigmates de nombreux et terribles conflits. Européenne, mais surtout Française et helléniste, Nicole Loraux.

Mais on s'insurge. L'oubli n'est-il pas paresseux? Ne passe-t-on pas le plus clair de notre temps à lutter contre cette «*faculté* qui oublie»? Ne souhaite-t-on pas ardemment «*transmettre*» un héritage à nos enfants. Ne travaille-t-on pas tous à laisser des traces. Ne s'angoisse-t-on pas à penser que notre moi «*sombrera* dans l'oubli»; que notre peuple, culture, etc. «*pourraient disparaître*».

En revanche, avouons aussi que l'on fait parfois tout pour effacer nos mauvais coups, nos luttes douloureuses. Cette mémoire, qu'on glorifie souvent, on souhaite parfois, en partie, qu'elle ne survive pas. Amnésie sélective.

Aujourd'hui, des groupes de victimes forcent des chefs d'Etat, des assemblées législatives, et même le pape, à faire des mea-culpa historiques. Mémoire volontaire, obligée, forcée, où s'institutionnalise l'idée qu'on ne peut oublier impunément. Et que des réparations, parfois, s'imposent.

La cas athénien

À Athènes, explique Nicole Loraux, c'est le souvenir même de la «*division devenue déchirure*», *stasis* en grec, qu'on voulait éliminer. Il y avait, dans la stratégie de l'oubli conçue par les démocrates, non seulement une volonté pragmatique de stabilité, mais une réelle générosité dans le geste, envers des égaux. L'amnésie de 403 est un des premiers actes officiels du genre en Occident.

Amnistie, démocratie: la rime est évidente et Loraux la fait résonner. Drôles de vainqueurs que ceux qui décident d'oublier leur victoire pour refaire l'unité de leur cité. En fait,

c'est un peu ce démocrate victorieux, lors d'une soirée électorale, qui félicite son adversaire et passe l'éponge sur les vacheries dites.

Mais à Athènes, quelle sorte d'oubli? Sûrement pas un oubli révolutionnaire. «*Du passé faisons table rase*». Cet oubli qui rejette avant tout un héritage et une tradition, considérés comme contraignants. «*Notre histoire n'est pas notre code*», disait Rabaut St-Etienne à la Convention. Au Québec, les Révolutionnaires tranquilles ne disaient-ils pas, à toute fin pratique, la même chose? Le passé dans cette perspective? Un corset duquel seule une rupture radicale peut nous délivrer. Le serment de 403 n'était pas de ce type.

Evidemment, je cède ici à ce que Nicole Loraux appelle «*le démon de l'analogie*». Y résister, pour elle, constitue une «*distanciation méthodique*» nécessaire, imposée. A deux endroits dans son texte pourtant, l'auteure laisse celle-ci brièvement tomber pour comparer passé et présent. Elle termine même son livre en disant que «*pour penser ce présent d'incertitudes qui est le nôtre, la lointaine histoire de la démocratie athénienne constitue un précieux terrain d'expérimentation*».

La leçon d'Athènes? Elle est complexe. Nicole Loraux nous le suggère par son parcours fait de considérations historiques, philologiques et épistémologiques. (Elle critique notamment une certaine anthropologie qui, en négligeant les événements, aurait occulté le politique à Athènes, lacune à laquelle son projet historique veut répondre.)

Contrairement à l'oubli de type révolutionnaire, proprement moderne, le décret de 403 des Athéniens s'inscrit dans une tradition. Celle de la méfiance face à la division sociale, le conflit, la *stasis*, encore. *Stasis*, conflit des partis, des clans, qui fait des ravages non seulement dans le social, mais qui finit par faire pourrir l'ordre familial; qui mène au parricide, élément par excellence du tragique grec.

L'invention du politique

Nicole Loraux s'inscrit dans ce courant qui voit dans Athènes l'invention du politique comme acceptation et organisation du conflit. Organisation, s'entend, par des institutions comme le vote, «*la victoire d'un logos sur un autre*», et par la «*virtualisation*» de la violence dans le droit.

On se surprend alors que Nicole Loraux, au cours de son étude qui a duré huit ans, ait constamment accumulé des preuves de la profonde peur de la division chez les Athéniens. L'amnistie modèle de 403 «*fixe dans le temps de la chronologie la décision bien grecque d'oublier la division de la cité*», écrit-elle. Au terme de son parcours, elle en vient pourtant à affirmer que la *stasis* si redoutée n'est pas pure déliaison, mais résume en fait «*l'ambivalence de l'ordre civique*» où, dans la division partagée, organisée, prend son origine «*ce qui est commun*». C'est le paradoxe «*dien du conflit*».

En décrétant qu'il fallait «*oublier ceci*», suggère Loraux, les Athéniens n'ont pas voulu faire table rase. Négativement, ils lançaient une invitation à se souvenir. Un peu comme celui qui écrit : «*ne lisez pas ceci*». Bref, par les conflits passés, objets d'une sorte de tabou, les citoyens se trouvent liés.

Faudrait-il pour faire bon usage de la mémoire, feindre l'oubli? Autrement dit le tabou serait-il plus efficace que la commémoration officielle ou officialisée? Grande réflexion actuelle, que le livre de Loraux ne résout pas, mais que sa lecture stimule.

arobitaille@sympatico.ca



Antoine Robitaille

Par
les conflits
passés,
objets
d'un tabou,
les
citoyens
se trouvent
liés

DE L'AMOUR DE L'ÉCOLE
Points de vue de jeunes de 15 ans

Pierrette Bouchard,
Jean-Claude St-Amant,
Natasha Bouchard et
Jacques Tondreau

Dans le but de mieux comprendre les écarts de réussite scolaire entre garçons et filles, les auteurs ont rencontré des jeunes de 15 ans, des filles et des garçons, provenant de milieu modeste et aisé, des élèves qui réussissent bien à l'école et d'autres qui éprouvent des difficultés.

Ces jeunes nous parlent de l'école • des profs • des règlements • des matières scolaires • des parents • des rapports d'amitié • des relations amoureuses • de la sexualité • de l'homosexualité • des personnes qui leur servent de modèles • de l'avenir.

«*Si les profs sont corrects, on va être corrects avec eux. S'ils sont baveux, on l'est nous aussi. On se laisse pas marcher sur les pieds.*»

«*Il y en a beaucoup qui sont là pour te pousser dans le dos. La plupart des autres te donnent ce que tu as à apprendre et ils se foutent du reste.*»

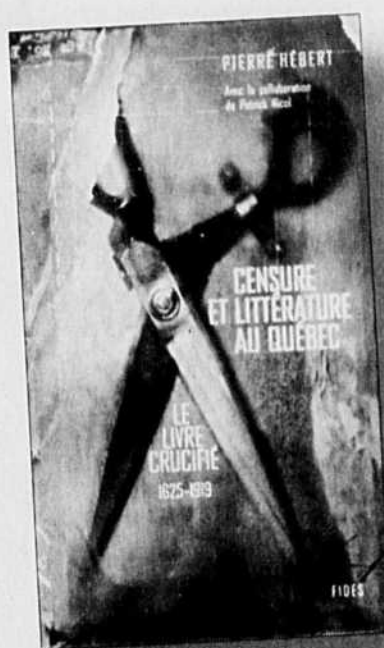
190 pages, 19,95 \$

dans toutes les bonnes librairies

les éditions du remue-ménage

4428, boul. St-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5
Tél. : (514) 982-0730, téléc. : (514) 982-9831

NOUVEAUTÉS

Pierre Hébert
CENSURE ET LITTÉRATURE
AU QUÉBEC

Le livre crucifié 1625-1919

À travers quelques faits marquants de l'histoire de la censure au Québec, ce livre permet de comprendre comment le pouvoir ecclésiastique, en véritable gouvernement de la pensée et de la parole, a sculpté le visage des milieux littéraire et culturel au Québec.

294 PAGES • 29,95 \$

Bruno Fortin
INTERVENIR EN SANTÉ
MENTALE

Alliant l'expérience de terrain à la maîtrise des principales approches et théories, le psychologue Bruno Fortin livre l'essentiel des connaissances de base pertinentes au travail d'intervention en santé mentale.

344 PAGES • 34,95 \$

Eknath Easwaran
LES GRANDS
TEXTES SPIRITUELS
DU MONDE ENTIER

La tradition chrétienne compte quelques chefs-d'œuvre qui fondent la richesse de sa spiritualité. À côté de textes bien connus en Occident, on trouve dans ce livre les plus belles pages puisées aux sources des autres grandes traditions religieuses: bouddhisme, islam, hindouisme, judaïsme, taoïsme.

280 PAGES • 24,95 \$

Nicole Bouchard
QUAND UNE FEMME
DEVIENT MÈRE

Quatre femmes en attente de leur premier enfant racontent leur expérience. Elles bousculent au passage quelques pieux clichés et bien des idées reçues. Leurs récits permettent de saisir de l'intérieur l'expérience de donner la vie.

COLLECTION
PERSPECTIVES DE THÉOLOGIE PRATIQUE

232 PAGES • 27,95 \$

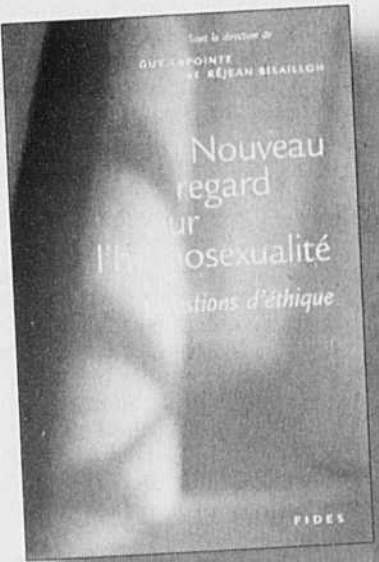
Sous la direction de
Guy Lapointe et Réjean Bisailon
NOUVEAU REGARD SUR
L'HOMOSEXUALITÉ

Questions d'éthique

Quels sont les fondements d'une éthique homosexuelle? Éthiciens, psychologues, théologiens, philosophes, historiens et intervenants du milieu communautaire livrent des analyses et bilans d'une grande qualité intellectuelle sur un sujet encore tabou et très controversé.

COLLECTION
PERSPECTIVES DE THÉOLOGIE PRATIQUE

272 PAGES • 27,95 \$



FIDES

LES ARTS

EXPOSITIONS

Le musée de Degas

La collection personnelle d'un impressionniste au Metropolitan Museum

MAURICE TOURIGNY

New York — En 1918, pendant que les feux de la Première Guerre mondiale s'abattent sur la banlieue parisienne, les représentants des plus grands musées du monde se disputent les 8000 œuvres collectionnées par le peintre Edgar Degas (1834-1917). En huit ventes aux enchères, l'impressionnant trésor de Degas est dispersé dans les métropoles d'Europe et d'Amérique.

Degas collectionnait des œuvres qu'il aimait; ni homme d'affaires ni spéculateur, il achetait les tableaux des maîtres qui l'ont précédé et ceux de ses contemporains, qu'il acquérait parfois en échange d'une de ses propres œuvres. Ardent défenseur de ses collègues impressionnistes et des symbolistes, Degas avait songé à établir son propre musée, mais il s'est finalement contenté de remplir son studio des huiles et des dessins qu'il chérissait, gardant jalousement l'entrée de ce sanctuaire artistique.

Avant l'an dernier, lors d'une petite exposition à la National Gallery de Londres, aucun effort n'avait été fait pour reconstituer l'œuvre de Degas. Cette année, jusqu'au 11 janvier, le Metropolitan Museum de New York réunit 250 œuvres ayant appartenu à l'artiste, dont un bon nombre prêtées par des collectionneurs particuliers n'ont jamais été vues en public.

Huiles, dessins, gravures, pastels, aquarelles et multiples de toutes sortes composaient le «musée» de Degas. Ses relations amicales avec les marchands d'art Durand-Ruel et Ambroise Vollard lui assuraient l'accès aux meilleurs tableaux de son époque. Le quatuor de conservateurs responsables de cette exposition, Gary Tinterow, Susan A. Stein, Colta Ives et Ann Dumas, ont eu le souci d'illustrer non seulement la richesse de la collection Degas mais aussi sa variété en choisissant des œuvres de différents médiums.

Ingres et Delacroix

La présentation du Met s'ouvre avec un très bel autoportrait de Degas pour ensuite faire place à une série d'œuvres d'Ingres auquel Degas vouait une grande admiration. Degas avait acquis une importante partie des études d'Ingres pour sa fameuse *Apothéose d'Homère*. Degas avait fait ses premières études en art sous un élève d'Ingres et connaissait à merveille l'œuvre religieuse et mythologique du célèbre portraitiste. En guise d'exercice, Degas copiait Ingres pour la puissance du dessin et l'habileté de la ligne. Cette révérence pour Ingres n'avait d'égale que celle cultivée pour Delacroix.

Bien qu'à des lieues de l'inspiration romantique de Delacroix, Degas avait



La Bodeuse, 1891, une huile de Paul Gauguin.

acquis plus de 200 dessins et lithographies et 12 tableaux de son aîné. Plusieurs petites huiles, pastels et aquarelles de Delacroix montrent combien sa manière a marqué les impressionnistes.

Parmi les moments les plus forts de la collection Degas: Manet. Degas avait saisi la puissance et l'importance de Manet; il s'est donc muni de plusieurs huiles, certaines inachevées, du génie de la peinture. *Berthe Morisot en deuil* (1874), malgré sa petite taille (61 x 50 cm), est une œuvre secourante. Le visage cerné de lignes blanches apparaît sous une haute coiffe noire et un voile de tulle; dans tout ce mouvement noir, un bras pale nous conduit au visage décomposé de Morisot en deuil de son père. Le tableau appartient à un collectionneur particulier et est presque inconnu du grand public. Le Met nous donne ici la chance de découvrir ce chef-d'œuvre de Manet.

Ni homme d'affaires ni spéculateur, Degas collectionnait des œuvres qu'il aimait

De nombreuses lithographies et gravures de Manet nous montrent l'évolution de *Lola De Valence* et du *Chanteur espagnol*. *Bohémienne à la cigarette* (1862), *Femme au chat* (1880) et *Composition vénitienne* (1853-56), une encre et aquarelle magnifique, sont les autres clous des 37 œuvres de Manet retenues par les conservateurs.

Les amis du peintre

Une salle est entièrement réservée aux impressionnistes, amis de Degas: un dessin de Toulouse-Lautrec, un Whistler, un Suzanne Valadon et une entière collection de Mary Cassatt, des Pissaro,

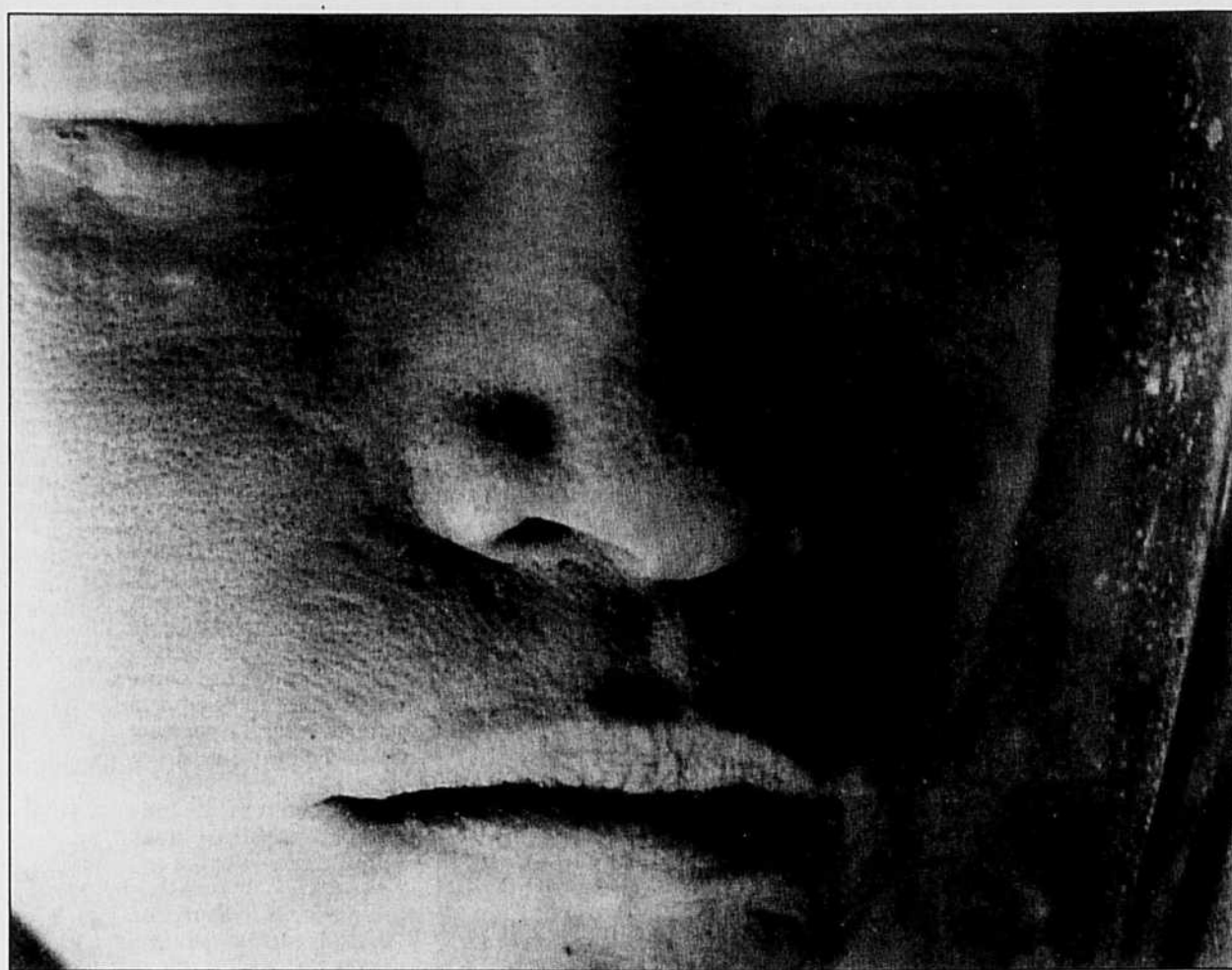
etc. Plusieurs des œuvres sont accompagnées de la page d'inventaire qui les décrit de la main de Degas.

La salle suivante offre des gravures sur bois et des dessins japonais d'une grande beauté avant de nous présenter les grands chefs-d'œuvre de l'exposition: 16 Gauguin, dont six huiles d'importance. On l'a vu reproduit, on l'a admiré dans bien des histoires de l'art, on le connaît par cœur, mais *Mahana No Atua (Le Jour de Dieu)* (1894) demeure une surprise. Ces figures de femmes et d'enfants autour d'un dieu totemique, devant des eaux multicolores, prouvent le génie fauve de Gauguin. *La Lune et la Terre*, une huile de 1893, devient une espèce de dialogue érotique entre une femme nue de dos et un visage d'homme, apparition céleste. *Femme à la mangue (Vahine No Te Vi)* (1893) et *La Bodeuse (Te Faaturuma)* (1891), deux autres huiles, *En Bretagne* (1889), une aquarelle et gouache, et de superbes gravures sur bois complètent la collection en fait de Gauguin, le protégé de Degas.

Degas admirait aussi Van Gogh, et le Met emprunte du Musée d'art de Berne une hallucinante toile intitulée *Deux tournesols* (1887) et à l'Art Institute de Chicago une *Nature morte avec fruits* (1887).

De très beaux Cézanne nous mènent vers les salles finales où sont accrochés plus de 50 Degas de médiums variés parmi lesquels des œuvres considérables comme *La Famille Bellelli* (1858-1867), *Mademoiselle Fiore dans le ballet «La Source»* (1867-68), et de très surprenantes et somptueuses scènes de bordel intitulées *La Cheminée* (1876-77), monotypes sombres et atmosphériques que les héritiers de Degas songeaient à détruire après la mort du maître à cause de leur sujet scabreux.

Il est impossible de tout énumérer ce qui contient la riche collection. Un Fragonard, des dizaines de Daumier, une toute petite huile de Corot, une étude au crayon de David, deux saisissants Le Greco, une aquarelle de Berthe Morisot, une huile de Millet, un Sisley, un Tissot et tellement d'autres œuvres de grand intérêt.



Leiden, Pays-Bas, début du XX^e siècle, 1992, de Annet van der Voort.

Le normal et le pathologique

Des photographes ont enregistré la mort sous toutes ses formes. Cœurs sensibles s'abstenir.

THE DEAD

Galerie du Centre Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Jusqu'au 26 octobre

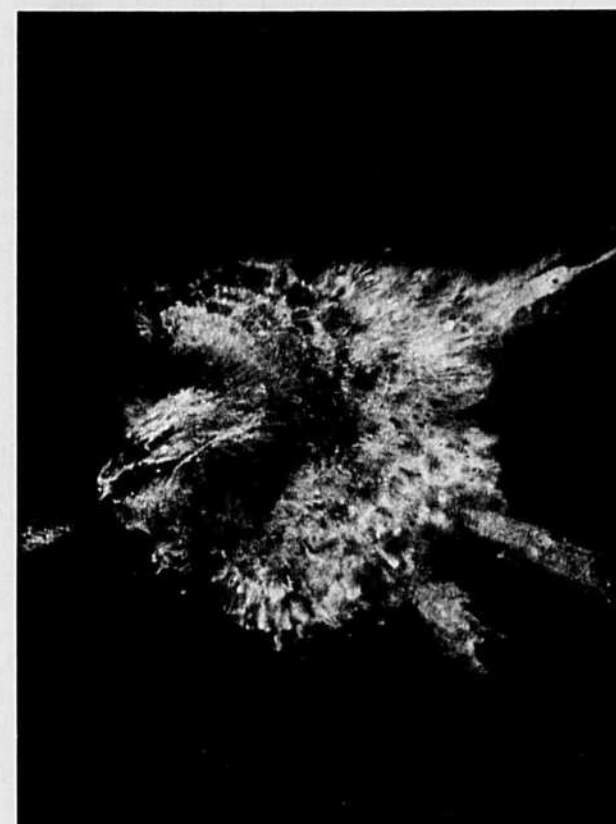
BERNARD LAMARCHE

L'histoire de la peinture est remplie de représentations de la mort. Des scènes de déposition, le corps du Christ descendu inanimé de la croix, aux études de dissections à la Rembrandt ou encore des études de corps démembrés telles que Géricault en a produites en préparation au charnier de *Radeau de la Méduse* (1819) aux visions de la mort drapée de noir, faux à la main, qu'affectionnaient les symbolistes, l'histoire de l'art est aussi l'histoire du morbide. Narrative ou dévotionnelle, l'image de la mort aura été enchaînée au sein de pratiques de l'image dont le point de fuite — le contexte chrétien — en aura fait plus souvent qu'autrement oublier la sanglante cruauté. D'autres, pour ne rester que dans les images archiconnues, par exemple le *Christ mort* de Mantegna (vers 1480-90), auront eu comme visées premières, outre de témoigner de la maîtrise d'un art, celui de la perspective et du raccourci dans ce cas-ci, de mettre à contribution de puissants registres affectifs et émotifs.

Images de morts

Les images de la mort que présente le Centre Saidye Bronfman, dans le cadre de l'exposition *The Dead*, sont à placer sous cette modalité, cet axe favorisant les affects que peuvent générer les images. David Liss, directeur de la galerie du Centre, a réussi le coup de maître de faire venir à Montréal cette exposition, organisée par le conservateur Val Williams et inaugurée au National Museum of Photography, Film & Television (du 5 octobre 1995 au 7 janvier 1996) à Bradford, en Grande-Bretagne. Ce n'est évidemment pas de peinture ni de chrétienté que l'on traite ici. Les échafaudages de la religion s'étant effondrés, le souffle froid de la mort n'est plus généralement perçu que comme spectacle. Sa seule médiatisation est celle de l'écran de télévision, quand son visage ne se retrouve pas à la une des journaux. Les artistes choisis (une vingtaine) s'occupent plutôt de montrer, non pas la mort, mais les morts, les cadavres, des corps dont on a, parfois violemment, sapé la vie.

Les anciens disaient de la photographie qu'elle pouvait voler l'âme des gens. On a comparé souvent la photographie à la mort, métaphoriquement s'entend, par la manière qu'elle avait de subtiliser l'essence des choses, ou par sa manière de ne figurer que comme reste et trace de ce qui n'est déjà plus là. Dans cet esprit, les images mortuaires ont été popularisées dès les débuts de la photographie. Or, dans les cas qui nous occupent aujourd'hui, ce rapport à l'image photographique comme petite mort — ce statut qu'elle doit à sa qualité d'indice sur lequel on a toujours beaucoup insisté — est court-circuité par les motifs photographiés qui, déjà, n'avaient plus rien à se faire prendre. Ce renversement, cette collision, affiche le déjà-là



Les Oiseaux pendus entre ciel et cri (détail), 1994, de Thomas Wrede.

de la mort, son toujours-là devrait-on dire, et valorise une relation immédiate avec ces images, amplifiant des affects percutants qui font fi de toutes circonstances atténuantes, comme le serait le portrait mortuaire et son officialité figée. Le pôle de la réception s'en retrouve ainsi radicalement valorisé. Cœurs sensibles s'abstenir.

C'est moins une exposition à propos de la mort que vous verrez qu'une exposition qui, sauf exception, montre le mort, qui présente une iconographie du mort nettoyée de toute référence à la religion, à la mythologie ou à la littérature. On se souvient encore des remous qu'avait causés la présentation de la série *La Morgue*, d'Andres Serrano, au Musée d'art contemporain de Montréal, il y a trois ans. On avait alors accusé l'artiste de s'engager dans les voies du sensationnalisme et ainsi de vulgariser la mort. Incidemment, *The Dead* contient des images de cette série. Or l'exposition a le mérite de repositionner les images cireuses des cadavres de Serrano et de les montrer pour ce qu'elles sont, à savoir des images éminemment esthétiques, plus proches de la peinture et de ses effets que des images de journaux à sensations. Prise cette fois dans un contexte plus élargi de représentation de la mort au sein de l'art contemporain et de l'histoire de la photographie, la fortune critique montréalaise des images de morgue demande d'être retournée, et cette exposition court le risque admirable d'y parvenir.

Un sensationnalisme insoupçonné

En contrepartie, les images les plus sensationnelles ne sont pas toujours celles que l'on croit. L'Allemand Thomas Wrede a capté des images d'impacts sur des baies vitrées d'oiseaux en plein vol. Ses images explosives procèdent d'un spectaculaire à couper le souffle, en même temps que l'intrigue posée par la provenance des images les rend (temporairement) plus soutenables. La littéralité n'est pas l'adage de tous. Pourtant, les images les plus repoussantes et dégoûtantes ne sont pas nécessairement celles qui montrent le corps déchié. La série *Le Banquet*, de Nobuyoshi Araki, affiche des lambeaux de chair qui, pourtant, ne sont que des plats préparés à l'avance pour l'artiste par sa femme,

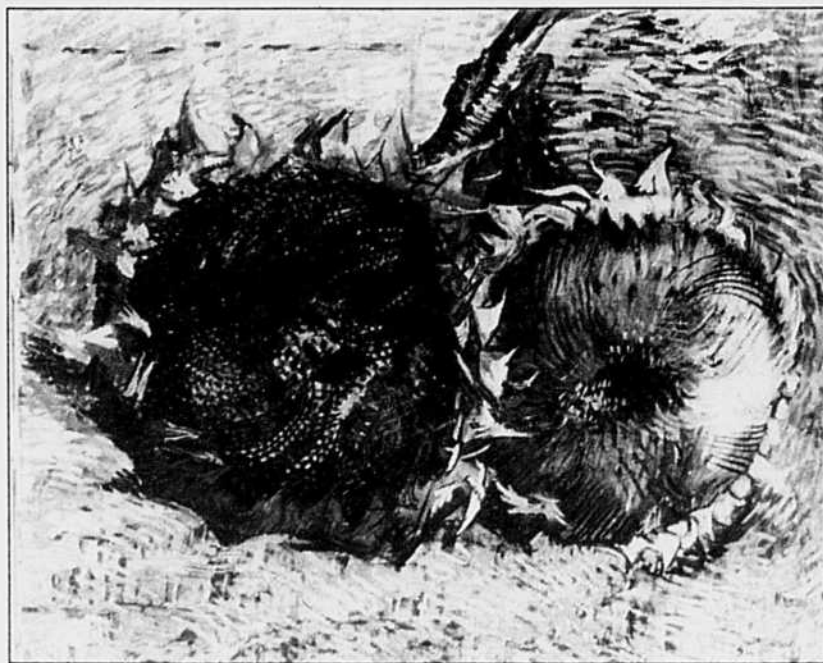
dont la mort annoncée approchait. La série associe les couleurs soutenues à la vie, opposée au noir et blanc des repas qui ne seront plus partagés avec l'être cher, maintenant disparu.

Ailleurs, la mort frappe à la porte avec plus d'empressement. Enfants morts, dans leurs landaus ou coincés dans leurs cercueils de formol, des scènes de meurtres violents, des dispositifs suicidaires, d'autres morgues encore, des instruments et des tables de dissection, les chairs raréfiées de momies à découvert, des écorchés en chair et en os et autres crémations, autopsies, tombeaux et cervelles gisant sur une table complètent le portrait d'une mort qui n'a plus rien à voir avec la langue ampoulée des mystères spirituels. Enfin, quatre œuvres de ce parcours sanguinolent, moins attendues à rendre une iconographie directement mortuaire, plus retenues, sont à regrouper en un ensemble légèrement à part. L'effigie commémorative des cierges mortuaires et un livre d'images racontant la courte existence de Sophie, son enfant trisomique, respectivement de Neil Winokur et Belinda Whiting, négocient douloureusement avec ce que laisse la mort aux vivants.

Dans une antichambre construite pour recevoir cette œuvre, Donigan Cumming poursuit son hommage à Nettie Harris (1912-1993), cette vieille femme au corps plissé, un *work in progress* émouvant dont on avait vu d'autres essais, en 1993, au Centre international d'art contemporain. Des bandes vidéo montrent des hommes ayant ou n'ayant pas connu Harris, dans une série de prières et de souvenirs, avec toutes les hésitations et les paroles oubliées de la vieillesse.

Finalement, presque à l'entrée de l'exposition, une œuvre narrative de Leslie Hakim-Dowek, un récit où la mort plane et acquiert ses droits comme présence fantomatique, en tant que restes d'une perpétuelle menace.

L'exposition impose un silence tumultueux. Un indicible et figé malaise accompagne la déambulation du visiteur dans les salles de la galerie. À «présentifier» la mort, à la rendre presque palpable, *The Dead* permet de revenir sur l'expérience quotidienne de la mort et des rituels qui l'entourent, pourvu qu'on soit prêt à se faire bousculer, et ce, terriblement.



Deux tournesols, 1887, un tableau de Vincent Van Gogh.

exposition bénéfique de la photographie

claire beaulieu josee bernard dominique berube michel boulanger sylvain bouthillier douglas buis marthe carrier robert dufour natalie jéhanne gagnon emmanuel gelland pierre gauvin glenn gear yan giguère francois lacasse eric ladergier samuel lambert suzanne lamoureux paul landon jean-marc lesage manon lussier paul lowry miroslaw menard monique mougelow laurent pilon eric raymond loulise rheault lucie west genevieve rocher helene sarrazin francine savard eric simon elene tremblay mark vatnsdal

encan silencieux
13 septembre - 11 octobre

événement de clôture : samedi 11 octobre
avec DJ THUNDERBOLD
les mises seront acceptées jusqu'à 18h



Galerie B-312
372 Ste Catherine ouest,
espace 312, Montréal
(514) 874-9423

GALERIE DE BELLEFEUILLE

NICOLA HICKS

L'exposition se poursuit
jusqu'au 16 octobre

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT
TEL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

CHAGALL
DUFY
MATISSE

AQUARELLES, DESSINS,
HUILES, BRONZES

DU 15 OCT. AU 15 NOV.

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

jean-paul riopelle

Peintures et dessins sur papier 1953-1989

Jusqu'au 22 novembre

Conférence le samedi à 11 h. Entrée gratuite

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

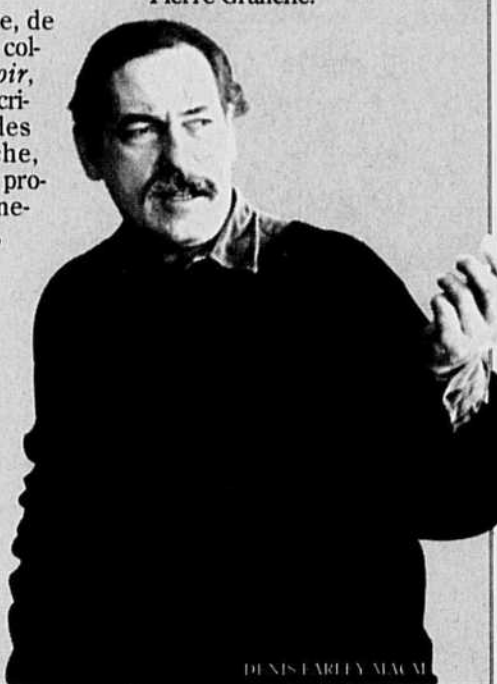
LES ARTS

ARTS VISUELS

Pierre Granche 1948-1997

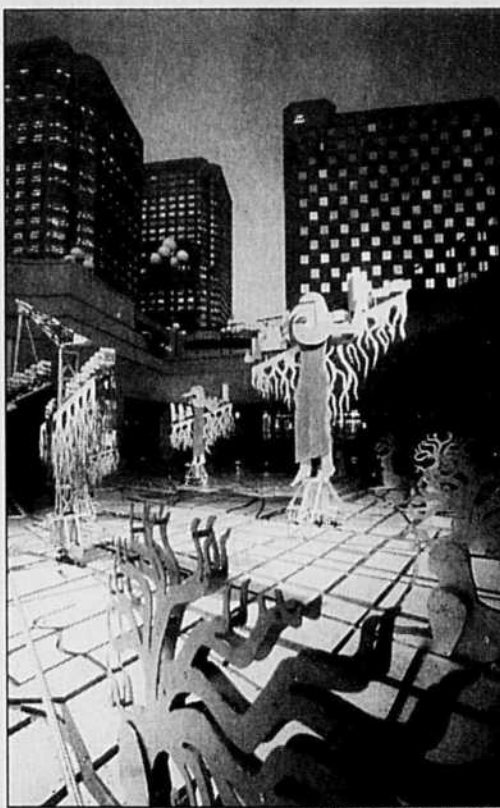
Pierre Granche est disparu. N'est plus un artiste important de la scène de l'art public québécois. A la mémoire de cet homme actif dans les milieux des arts visuels et de l'enseignement universitaire, deux témoignages.

Un premier texte, de Bernard Lamarche, collaborateur au *Devoir*, aborde la réception critique et muséale des œuvres de Granche, ainsi que le lien du professeur à l'enseignement. L'autre texte, de Lise Lamarche, consiste en une retranscription remaniée d'un texte déjà paru dans *Le Journal du Musée d'art contemporain*, (vol. 2, n° 7, avril-mai 1991), avant le déménagement du Musée au centre-ville.

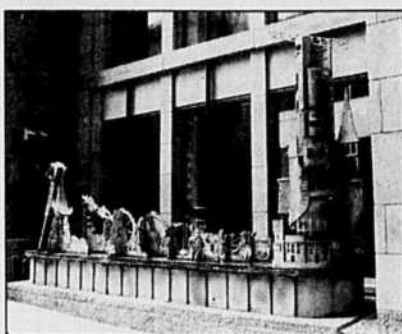


DENIS LARLEY/MACM

Le texte propose une synthèse de la production de Pierre Granche. Lise Lamarche est professeure au département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal; son premier cours sur la sculpture moderne fut donné en collaboration avec Pierre Granche.



ROBERT ETCHEVERRY



SOURCE GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

Fabrique de lieux in-finis

LISE LAMARCHE

Granche (Pierre), artiste québécois (Montréal 1948). Il réalise des œuvres temporaires et permanentes pour divers lieux. La topologie et la pyramide tronquée sont ses outils principaux auxquels s'ajoutent depuis le milieu des années 80 quelques figures (animaux, Égyptiennes, ville, etc.).

On en saurait assez pour participer à un concours de Génies en herbe mais on resterait au seuil de l'œuvre. Les curieux que nous sommes voudraient voir des sculptures et un conservateur aventureux souhaiterait sans doute organiser une rétrospective. Impossible, car plusieurs sculptures de Pierre Granche n'existent plus. Inutile de crier au vandalisme ou d'accuser d'incurie les pouvoirs publics, car ces absences d'aujourd'hui, dans certains cas, Granche en avait le dessin. Ainsi, par exemple, la sculpture *Assimilation/Simulation* (1978), exposée au MACM à l'occasion de *Tendances actuelles au Québec*, n'existe plus que sur photographie, comme un document. Les visiteurs de l'exposition *Tendances* se souviendront de la sculpture; pendant un certain temps, c'est-à-dire jusqu'au déménagement du musée au centre-ville, on l'aura dû reconstituer visuellement la pièce en transposant la photo sur le parquet même.

La dispersion géographique des réalisations de Granche obligerait les amateurs et les conservateurs consciencieux à parcourir un périple extravagant qui les mènerait de la station de métro Namur au Richelieu, de l'ancienne École des beaux-arts, rue Sherbrooke, à l'Université Laval, en passant par Sorel-Tracy avant d'arriver à Chicoutimi. En effet, comment voir autrement les sculptures *in situ* de Granche, réalisées pour un symposium ou dans le cadre du programme d'intégration des œuvres d'art (programme surnommé «le 1 %», à ne pas confondre avec l'autre 1 % réclamé par le milieu culturel depuis quelque temps au profit, semble-t-il, des industries culturelles jugées plus rentables que les arts visuels), comment, donc, voir des œuvres intimement liées au sol ou à des édifices au point d'avoir été surnommées des «caméléons» (René Payant a analysé cet aspect de l'œuvre dans un texte qui demeure indispensable à la saisie du travail de Granche, «Entre-lieux», d'abord paru dans la revue *Parachute* (printemps 1983), repris dans *Vedute - Pièces détachées sur l'art, 1976-1987*, Éditions Trois, 1987) sinon en se rendant sur place?

Trajet et trajectoires

Si notre conservateur téméraire se doublait d'un historien de l'art comme il ne s'en fait plus (malheureusement, soupire-t-on parfois dans les bibliothèques romaines) et que la fantaisie lui prenait de refaire le trajet selon le fil chronologique, nous ferions un voyage déroutant dont je ne vous donne ici que quelques étapes: Cité de Montréal-Nord (*Hommage aux travailleurs*, 1973); place du Complexe Desjardins (*Interrelation sculpturale d'un système cubique*, 1976. Grâce «aux bons soins» d'un responsable de l'édifice Desjardins, cette sculpture est désormais hors circuit: l'œuvre a été retirée pendant l'hiver 1991 sans que l'artiste n'en soit avisé; le visiteur déçu pourra méditer à loisir sur ce que l'on entend par la «gestion du patrimoine»); université de Montréal (*Topographie/topologie*, 1980. Il faudrait peut-être attendre pour voir cette sculpture, rue Edouard-Montpetit, qu'elle reprenne sa vie normale, qu'on lui redonne son lustre); Chicoutimi (*Lieu in-fini*, 1980); Saint-Marc-sur-le-Richelieu (*Topologie/topographie*, 1981-1983); Université Laval (*Egalité/équivalence*, 1991), etc., jusqu'au nouveau Musée d'art contemporain, rue Sainte-Catherine). Notre voyage se termine pour l'instant sous le signe d'*Odysée 2001*, ce qui n'est certes pas pour déplaire à Granche qui fréquente Thalès aussi bien qu'Euclide (Je me réfère à deux «expositions» de Granche: *Thalès au pied de la spirale*, 1988 (Toronto Sculpture Garden), dont la maquette appartient au MACM, et *Pomme: si Euclide avait croqué...*, 1986, au MACM).

Ce parcours d'œuvre en œuvre, d'un site à l'autre, nous permettrait de voir les pleins de la sculpture de Granche. Cela, toutefois, aux dépens des vides qui ne comptent pourtant pas pour rien. Ne croyez pas que je retrouve subitement le vocabulaire délavé de la sculpture moderne (disons le lexique utile pour appréhender les œuvres d'Henry Moore) avec ses pleins et ses vides, son atelier de Vulcain et son éloge de la main. Non, je pense ici aux silences que sont les sculptures non réalisées, à ces trous noirs que sont les maquettes qui n'ont pas trouvé de lieux d'inscription. Hors concours peut-être, mais pas hors d'œuvre: car tous ces projets à l'état de maquettes (plusieurs crans de réalité, passés les croquis et les dessins préparatoires) échappent à notre saisie alors qu'ils sont des points de départ à répétition pour le sculpteur. Nous ne voyons que les pointes de l'iceberg, ce qui devrait expliquer en quelque sorte nos étonnements à voir surgir, de rien, croyons-nous, quelques figures inattendues: un chien, une colonne, un nuage.

Prenons ainsi le cas de la sculpture du nouveau musée: le premier projet, celui de 1985, pour lequel Granche a gagné le concours, a dû être remanié de manière importante à trois reprises (en 1985, 1988 et 1990); plus que des modifications de détails puisque la localisation même de l'œuvre varie en même temps que l'architecture. L'expérience du *in situ* rend Granche tolérant à ces changements de trajectoires qu'il aurait plutôt tendance à voir comme de nouveaux défis. Chaque fois. Mais tout ce que nous n'avons pas vu parce que non exposé sera dans la sculpture à venir. Il y aura aussi des déplacements de choses vues, des extraits de l'installation *Profilis* (galerie Jolliet, 1985), de *Pomme* (MACM, 1985-86), des fragments de *Gravité/cité/ennuagé* (*Les temps chauds*, MACM, 1988). Nous nous étonnerons de retrouver des Égyptiennes masquées, des cerbères muets, un centre-ville radiant en aplats, des espaces ouverts et fermés, des grilles, et que sais-je encore? D'autant que la vie continue, la vie des changements de plans, la petite vie des subventionnaires et le travail d'atelier sur lequel la critique, toute attentive qu'elle soit, n'a aucune prise. Heureusement. Qui donc peut savoir ce qu'il en sera de l'œuvre de Granche pour le nouveau musée? Nous nous leurrerons sans doute, voyant la photographie de la maquette et croyant, cette fois aussi, tenir l'œuvre à l'œil. Mais René Payant l'a déjà noté: les installations de Pierre Granche sont «immaîtrisables». Attendons de voir.

Notes éparses

BERNARD LAMARCHE

Ce texte, jusqu'à la dernière minute, allait s'intituler «Notes éparses sur un sculpteur». Ce titre aurait donné au texte un ton empreint de trop peu de dimensions pour être juste. «Éparses» parce qu'esquissées trop rapidement, à l'ombre d'une trop subite disparition. Il aurait fallu ajouter à «sculpteur» les termes d'enseignant, d'universitaire, de scénographe occasionnel, d'homme du public, au sens propre et figuré, étant donné ses nombreuses activités dans le milieu. Encore que l'anonymat de «sculpteur» sied bien mal à cet artiste prématurément disparu.

Issu de l'institution où il enseignait, je n'aurai jamais réellement connu Pierre Granche. Pas au sens convenu du terme. Des rapports que résument quelques discussions de couloirs, deux ou trois comités académiques et une occasion d'écriture ratée, qui devait porter sur la manière avec laquelle les sculptures de Pierre Granche s'articulent en fonction du sous-sol. Une idée aujourd'hui qui apparaît un peu saugrenue, qui m'était venue après avoir vu une de ses pièces, *Le Train* (1990), légèrement surréaliste, dans une exposition à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, *Pratiques*, à l'occasion du 25^e anniversaire du département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal, où il enseignait depuis 1974.

Très peu de rencontres, donc, sauf une, déterminante à sa façon. Un exemple de générosité de sa part. Un après-midi complet de fin de semaine, passé à l'Université de Montréal, lors d'une journée portes ouvertes de l'institution. Il s'était aimablement prêté à une démonstration d'un petit appareil, un fil chauffant servant à découper le styromousse, dont probablement il s'était servi pour découper les formes l'ayant mené à *Thalès au pied de la spirale* (1988), aujourd'hui dans la collection du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM). Un trop court après-midi à discuter d'espace et de formes, et pour lui, sans doute un peu, sans jamais que cela ne lui semble lourd, à enseigner et à partager son expérience. Car au contraire d'autres pour qui l'enseignement aura été un empêchement de tourner en rond, Granche n'aura pas délaissé cet engagement soutenu, ni cessé de produire malgré lui. Certes, cela l'aura ralenti, mais il restera tout de même parmi les artistes prolifiques de sa génération.

Intégration des arts

Ainsi s'allonge la vingtaine de projets publics auxquels il aura participé. Ainsi s'allonge la liste de ses assistants, qu'on voit ici et là s'affairer au sein des projets de Granche qui, rarement, travaillera seul. Par exemple, ces photographies du catalogue *Zones*, ce navire cinétique du Musée de Québec, en 1991. Ou cette autre, croisée dans de vieilles filières, insérée dans le bulletin publié lors de l'exposition *De Dürer à Granche en passant par Malevitch*, à la galerie Jolliet, en 1982, une installation qui jouait du trompe-l'œil en se jouant de l'espace de la galerie. Une exposition à «expérimenter par ses marges, par la rive, de loin», écrivait Johanne Lamoureux dans un

numéro de *Vanguard* d'alors.

Des marges que Granche aura réussi à cultiver incessamment. Tout comme pour l'œuvre du Musée d'art contemporain, une autre, du programme du 1 % d'intégration d'une œuvre d'art à l'architecture, aux portes duquel il a frappé régulièrement, en plus de créer de nombreuses sculptures intégrées, parmi les plus récentes celles du Musée McCord, du Centre hospitalier de Saint-Eustache et le *Monument commémoratif de la participation canadienne aux deux dernières guerres mondiales* (1993-94), à Londres (il aura été également finaliste au concours du square Berri, en 1990). Des œuvres toujours entre-deux, jamais totalement saisissables. C'est Henri Lehmann, le critique d'art, qui soulignait que l'œuvre du McCord, placée dans une niche reliant l'ancienne à la nouvelle partie du musée, «exprime l'idée de continuité».

De l'œuvre du MACM, enfoncée dans un inconfortable puits de lumière, entre la Place des Arts et l'entrée du musée, on a déploré le caractère trop énigmatique. Commentaire sans doute à propos — on a tous plus ou moins un rapport ambigu envers cette œuvre — mais que les années auront permis de dépasser. Une œuvre à problèmes, aux multiples remaniements, qu'on se sera finalement appropriée, à moins que ce ne soit elle qui nous ait eus. Au sujet de celle-ci, Granche écrivait simplement: «Un tout petit instant d'imagination vient de glisser, d'un grand espace vers un espace d'équivalence, d'un niveau à un autre, de l'extérieur vers l'intérieur. Le spectacle urbain se matérialise dans le lieu et peut-être peut-il être rêvé par la sculpture.» C'est peut-être là que se situe la «créativité bricoleuse» dont il parlait ailleurs.

Les œuvres de Granche se seront attiré un qualificatif difficilement contournable de la part de l'historien de l'art René Payant. Pour lui, ces œuvres possèdent une dimension «caméléonesque», mimant les espaces qu'elles habitent. Mais l'ambiguïté de ce terme venant d'un historien de l'art par ailleurs si vigilant entraîne à penser à ce qu'on entend trop souvent, que l'art n'est qu'un reflet (de la société, vous vous souvenez?). Au contraire, Payant croit que l'art participe de plusieurs manières à façonner le visage d'une société, ou d'une cité (quand il s'agit d'art public). Ce en quoi nous le suivons totalement. L'art de Granche n'aura été celui du caméléon que pour mieux redonner à son milieu. Reprenons une fois de plus ce commentaire livré par Granche à Serge Fiset, en 1992, dans la revue *Espace*: «Je vois le rôle de l'artiste au même titre que celui de l'urbaniste, de l'architecte et de l'architecte de paysage, c'est-à-dire quelqu'un de responsable, qui peut apporter une lecture différente de la ville.»

Et si cette relation du sol au sous-sol, et ensuite à l'élévation, n'était pas si saugrenue? Et si cet enracinement dans la trame urbaine était fort à ce point? Comme une vague de fond. Serait-ce si simple? Il faudra retourner voir les Granche encore une fois, à la station de métro Namur par exemple, ailleurs encore, pour voir comment ses œuvres délimitent de nouvelles «zones».

«Le spectacle

urbain

se

matérialise

dans le lieu

et peut-être

peut-il être

rêvé par

la sculpture»

— Pierre Granche



SOURCE GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

Au centre, en haut, *Comme si le temps... de la rue* (1985-1992), au Musée d'art contemporain de Montréal. Plus bas, *Totem urbain. Histoire en dentelle*, devant le Musée McCord rue Victoria (1991-1992). Ci haut, *Monument commémoratif de la participation canadienne aux deux dernières Guerres mondiales* (1993-1994), sise dans le parc Green, de Londres.

Pierre Granche, *Thalès au pied de la spirale*, 1988 (détail). Photo: Richard-Max Tremblay.

Le Musée rend hommage à **Pierre Granche**, l'un des sculpteurs qui a le plus marqué le paysage urbain de Montréal.

Par ses installations *in situ*, cet artiste québécois nous a amenés à réfléchir sur l'art, l'architecture et la ville.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Hommage à Pierre Granche

Pierre Granche devant la sculpture *Totem urbain / une histoire en dentelles* réalisée en 1992 pour marquer la réouverture du Musée McCord. Merci d'avoir donné une âme à la petite rue Victoria.

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec). Tél. : (514) 398-7100

FORMES

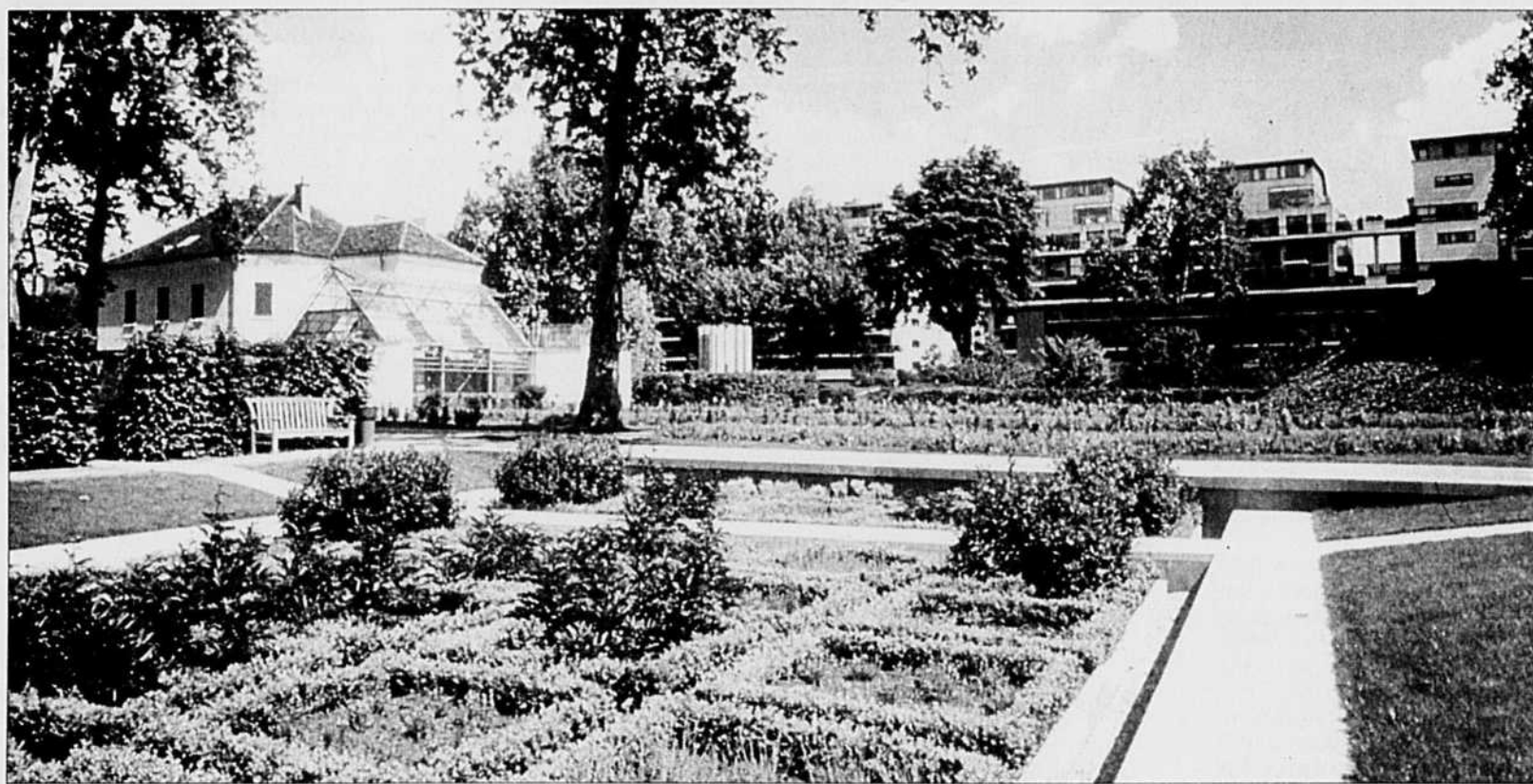
Rhododendrons

drons des États-Unis

Magnolias

olias de

Virginie et d'Amérique du Nord, citons des rhododendrons des États-Unis, des magnolias de Virginie, des orangers mexicains, des hortensias américains et des amélanchiers du Canada. Ils sont répartis le long de neuf jardins thématiques consacrés au potager, au verger, à la roseraie, aux plantes aromatiques et à chacune des saisons.



MAIRIE DE PARIS

Le JARDIN de la MÉMOIRE

Il est rare que les grandes capitales européennes, où l'espace est compté, inaugurent de grands jardins urbains. Importés de Grande-Bretagne, ils ont surtout été l'œuvre du siècle dernier. La disparition d'anciennes friches industrielles, l'élimination de vieilles voies ferrées offrent pourtant aujourd'hui l'occasion de rendre à la verdure les quelques trop rares espaces urbains non bâtis.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Le grenier à vin

C'est sur d'anciens terrains industriels que la ville de Paris vient d'inaugurer le tout nouveau parc de Bercy. Construit sur 14 ha, il s'agit du deuxième grand parc créé à Paris depuis les travaux du baron Haussmann qui remodela entièrement la ville au 19^e siècle.

Situé au bord de la Seine, en face de la toute nouvelle Bibliothèque nationale de France, le site abritait jusque vers la fin des années 1970 les entrepôts de Bercy. Au 18^e siècle, la majeure partie des vins destinés à Paris étaient achemi-

nés par voie d'eau. Les bateaux passaient devant Bercy et accostaient au quai de la Rapée. La commune, autrefois indépendante, fut au 19^e siècle le plus grand marché d'Europe des vins et eaux-de-vie. S'y regroupaient les industries connexes comme la tonnellerie et le transport.

Dès cette époque, les Parisiens prirent l'habitude d'aller se promener à Bercy pour découvrir les grands crus comme les piquettes régionales. Aujourd'hui, ce parc de l'Est parisien est au cœur d'un nouveau quartier comportant des habitations et un centre d'affaires orienté vers l'agro-alimentaire et le vin. Et les Parisiens ont à nouveau la chance de venir s'y promener.

Un jardin de mémoire

Lorsque les architectes et les paysagistes se

sont attelés à la tâche de transformer ce site industriel en parc, ils ont découvert les restes d'un véritable décor de cinéma. Ils ont ensuite constaté que tous les éléments d'un jardin pittoresque étaient présents: végétation luxuriante désordonnée, voies pavées à l'abandon, petits pavillons de campagne, etc.

Et puis, il y avait ces centaines d'arbres centenaires qu'il aurait été criminel d'abattre. Tous ont donc été préservés, sauf quelques-uns au bord de la voie rapide qui longe la Seine. On y a érigé une longue promenade surélevée qui permet de contempler le fleuve et la Bibliothèque nationale de France.

«Il s'agit clairement d'un jardin de mémoire», explique le paysagiste Philippe Raguin. «Nous avons choisi de conserver le maximum de traces des anciennes activités. Cela inclut les voies pavées desservant les anciens quais, une partie des rails et tout le mobilier urbain. Il était même question de conserver certaines plaques émaillées reproduisant d'anciennes publicités ou le nom des rues. Malheureusement, elles ont été volées.»

C'est presque d'un parti-pris archéologique qu'il faudrait parler. Les architectes ont mis en place un véritable quadrillage, comme sur les chantiers archéologiques, constitué d'allées de pierres et de briques tous les 40 m. Dans le cours de la démolition, on a découvert les restes d'un pavillon de la fin du 18^e siècle qui faisait partie d'un de ces petits châteaux classiques, comme en possédait à l'époque la bourgeoisie parisienne.

Des amélanchiers du Canada

Le choix des végétaux s'est inspiré de la même orientation qui vise à mettre en valeur le 19^e siècle. «On y trouve beaucoup d'essences venues

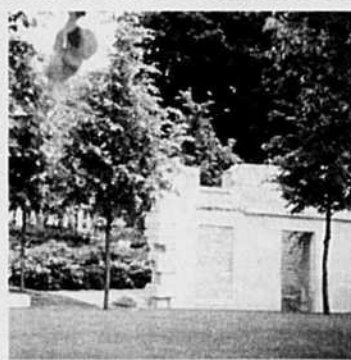
d'Amérique et d'Asie et qui ont été amenées ou popularisées dans la seconde moitié du 19^e siècle», dit Philippe Raguin.

Parmi les végétaux d'Amérique du Nord, citons des rhododendrons des États-Unis, des magnolias de Virginie, des orangers mexicains, des hortensias américains et des amélanchiers du Canada. Ils sont répartis le long de neuf jardins thématiques consacrés au potager, au verger, à la roseraie, aux plantes aromatiques et à chacune des saisons.

Contrairement aux Britanniques, les Français ont toujours eu ce parti-pris d'organiser rigoureusement les espaces verts. Un parti-pris que l'on retrouve aussi sur le quai de Javel où a été construit le seul autre grand jardin inauguré récemment à Paris.

Malgré son caractère très construit, ce parc n'est pourtant pas exactement ce qu'on peut appeler un parc «à la française». «C'est plutôt un jardin néo-classique», dit Philippe Raguin. «Le vrai jardin "à la française" se caractérise par ses perspectives et sa recherche de l'infini. Ce n'est pas le cas de ce jardin à l'espace restreint où il n'y a pas de relation entre le ciel et la terre.»

Un regret ne pourra manquer de gagner le promeneur. Impossible de voir la Seine du jardin puisqu'une voie rapide construite dans les années 60 sépare le parc du fleuve. À défaut de refaire l'histoire, les architectes ont choisi d'aménager une grande terrasse de 192 tilleuls qui isole le jardin du bruit. Il faut l'escalader pour contempler l'eau et la rive gauche (qui à cette hauteur est en pleine construction). Seule consolation, on imagine déjà la passerelle qui enjambera la Seine et reliera un jour la Bibliothèque nationale de France au parc de Bercy.



Le Centre Georges Pompidou se refait une toilette

Les habitués ne reconnaissent plus leur Centre Georges Pompidou. Un gigantesque tipi blanc vient de surgir sur le parvis le plus fréquenté de Paris. Les passants y trouvent toutes les informations sur le réaménagement du bâtiment qui exige sa presque fermeture. La bibliothèque

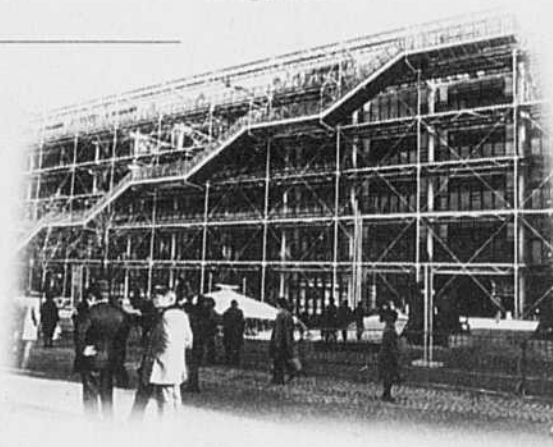
et le Musée national d'art moderne ont été relogés temporairement, jusqu'au premier jour de l'an 2000.

Confiée à Renzo Piano, l'un des concepteurs d'origine (avec Carl Rogers), les plans de rénovation ont été revus à la baisse. Le musée et la bibliothèque seront agrandis. La superficie du premier double- ra alors que la bibliothèque jouira d'un étage supplémentaire. La salle de cinéma si-

tuée au rez-de-chaussée ne sera pas déplacée au sous-sol comme prévu. Ce qui empêchera d'ouvrir entièrement le rez-de-chaussée sur la rue comme l'avait souhaité Renzo Piano. Cette fermeture sur la rue du Renard, qui longe le centre à l'arrière, est l'une des principales critiques adressées à cette œuvre toujours très contestée.

Une telle rénovation est un moment de remise en question. On envisage par

exemple de rendre payante l'entrée du centre aux deux millions de visiteurs qui empruntent chaque année les escaliers roulants simplement pour contempler les toits de Paris du haut du cinquième étage. Mais là aussi, la mesure pourrait heurter le concept fondateur d'un centre qui se veut totalement ouvert sur la ville.



ARCHIVES LE DEVOIR

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca

Résultats du programme de stages pour les diplômés en design 1997 : 72 emplois créés

Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif de l'Institut de Design Montréal sont heureux d'annoncer les premiers résultats du programme de stages en entreprises pour les diplômés en design, édition 1997.

Soixante-douze stages ont pu être organisés cette année alors que les objectifs se situaient autour de soixante. Le programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée minimale de six mois pour les diplômés universitaires des différentes disciplines du design (l'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur). L'objectif principal est de développer une culture du design dans les entreprises en leur

permettant de saisir les avantages, en termes de valeur ajoutée et de compétitivité, que procure le recours au design et aux jeunes designers. L'Institut entend également stimuler la création d'emplois permanents dans tous les secteurs du design et offrir aux diplômés la possibilité d'acquies une solide expérience de travail.

L'IDM assure la gestion du programme de stages en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada. Le budget alloué pour l'année 1997 est d'environ 355 000 \$.

Bien que la période de placement de 1997 soit pratiquement terminée, l'Institut continue d'offrir ses services

aux employeurs et aux diplômés afin de faciliter le recrutement et le placement en design. Les employeurs intéressés peuvent communiquer en tout temps avec l'Institut. Les diplômés universitaires en design sont également invités à nous faire parvenir leur curriculum vitae.

Depuis 1995, le programme de stages connaît un succès croissant. Une quarantaine de diplômés ont pu bénéficier d'une expérience d'au moins six mois en entreprise pour 1995 et 1996. À partir des résultats de ces deux années, il est possible de conclure que la majorité des expériences de stages sont positives et créatrices d'emplois permanents.

Invitation à tous les designers : Soirées sur la propriété intellectuelle (18 h à 21 h) Mardi 21 octobre ou mardi 25 novembre (diplômés universitaires de 1995, 1996 et 1997) Mardi 4 novembre (tous les designers) Inscription : 15 \$/Renseignements : 866-2436, poste 28

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Du lundi au samedi : 11h à 18h
Dimanche : 11h à 17h